

AVSD
♥
ROMANCE GITANE

(2016)

Alexis Vassili Sacha DAWSON – avsd.fr

Le réveil intérieur de Gromi tinte à la même heure depuis des dizaines d'années. Le couple avait dans un premier temps coupé le radio réveil directement lancé sur les ondes de France Bleu qui déblatéraient ses « bonnes journées » avec des voix qui ne connaissaient ni la grisaille ni les mauvais jours; puis, simplement déconnecté de son antenne filaire famélique, l'appareil finissait pas ne plus qu'irradier de sa lumière rougeâtre vaporeuse une heure qui ne passait pas, un temps qui ne coulait pas dans une chambre qui ne disparaissait pas. Celui-ci garda longtemps sur son écran le fantôme de chiffres disparus, puis ne devint plus qu'un miroir obscur posé sur la table de chevet branlante et dénudée. Un temps, Gromi avait cru saisir durant ses insomnies quelques rides nouvelles sur le faciès bouffi de la Claude, mais il était **lâche** de ne pas remarquer dans un bref coup d'œil jeté au miroir – celui formé par l'écran du radio réveil par exemple – que le sien trahissait tout autant l'ennui et le siècle qui fondait lentement sur lui comme un sorbet débordant lentement de son cornet. Un temps, les ombres que projetait la Lune ou le petit jour par la persienne, jamais tout à fait close par vice de fabrication et roulements des âges, formaient sur le crépis du mur des dessins abstraits sur lesquels il ne savait poser de nom ou de figure. Car au fond, il n'avait jamais su ce qu'étaient « ces choses ». Il se sentait idiot, entouré par ces ombres hostiles, résigné quand il les accepta enfin comme faisant parties d'un rituel autonome et indépendant de lui, avant de ne devenir plus qu'une contrainte physique sur laquelle celles-ci s'imprimaient chaque nuit. Immergé totalement, il ne fut plus qu'un relief abrupt sur le crépis tendre des murs. Du monde de la nuit qui naissait avec Soir 3, rappelant au lit la Claude et donnant le top départ à une fanfare ragoutante qui animait de ronflements et autres retentissements ses nuits, Gromi en vint à s'asseoir plus confortablement au fond de son plumard et observa le temps qui gouttait le long des évier quand quelques chiens errants ne venaient pas nuitamment annoncer leurs chaleurs à ses fenêtres.

Il n'était plus au stade où l'on se demande encore au fond de soi si cette situation est quelque chose que l'on peut accepter toute une vie, car bien avant d'y sauter pieds joints, il n'avait en contrepartie jamais pu lui donner la moindre once de changement de cap quant à son inéluctable destin barbant. Pas d'enfant à donner à sa femme, car la Claude, toute brave qu'elle était, ne forçait pas l'engagement charnel en ses terres, Gromi s'en alla se réfugier dans diverses passions. Souvent pourtant, il se revoyait plus jeune, dans les premières années de son union avec Claude et un doute lui revenait irrésistiblement à l'esprit « aurais-je dit oui à

cette vie ? » Pas qu'il ne se sentit spécialement brillant et aspirant à une destinée hors normes, non, mais il lui semblait qu'une autre vie eut été possible. Bien qu'il lui fût pénible de faire l'effort d'envisager une vie sans la Claude, sans Buchy, le jardin ou les Gitanes, le doute l'habitait simplement, et le minait, quelque part au fond de son crâne. Il avait rencontré Claude, sortant du collège Jaurès et l'avait trouvée sympathique, avenante. Pas qu'elle n'y fut allée au collège, non, un handicap qu'il découvrit tardivement était né en même temps que la Claude mais Gromi, par inadvertance ou mansuétude, n'y prêta guère attention. La Claude était invariablement accompagnée de sa sœur comme d'un ministre son conseiller, son porte-parole et c'est par son biais que tout allait s'arranger. Ses désirs, ce silence mystérieux qui pénétrait la jeune femme que Gromi intimidait, ces rendez-vous malhabiles à trois au bord d'un lac artificiel, pendant lesquels il n'aurait su dire qui de lui ou de la sœur tenait véritablement la chandelle ; tout cela dura jusqu'au jour où il se lança pieds et poings liés à l'eau en demandant la main de la Claude, puis celui de la modeste cérémonie où, telle une ventriloque, dans le dos de sa femme et une main posée sur sa hanche, l'immonde sœur prononça d'un air volontairement absent ce « oui je le veux » qui rimait pour elle avec la délivrance d'un boulet, que représentait pour elle sa cadette. Elle qui était devenue célèbre marionnettiste dans le Gard, était maintenant bien loin des soucis d'un Gromi aveuglé par des sentiments encore adolescents et d'une Claude muette par la vie depuis plus de trente ans. Pourtant, tout ça était écrit bien avant lui quelque part se disait-il, et c'était avec un certain fatalisme qu'on racontait à Gromi combien le Seigneur pouvait être cruel avec ses propres enfants. On leur donne ça et Il vous prend tant et plus. Mieux valait voir tout cela sous le jour d'une épreuve avant de finir sur les genoux de Notre Père à tous, et d'enfin en finir avec ses minables déboires pour enfin goûter à la douceur des nuages, et au soleil radieux des Cieux bien au-dessus de nos landes, au nectar éthylique des anges.

L'écran à cristaux liquides dénombrait le fantôme d'une heure matinale dans laquelle l'Artois émergeait encore de la brume, et le soleil que l'on dit timide dans nos régions n'avait pas encore totalement éclairé ce bas monde. Assis le dos contre la tête de lit, Gromis tachait de se mettre en branle. Il n'eut pas été évident de dire s'il pensait à quelque chose. Avec les gelées que l'on se tient en ce moment, difficile d'aller bêcher son lopin de terre, et on ne lui referra pas aborder le sujet de sa guerre ouverte contre ces salopes de limaces. Il aurait aimé ce matin, maintenant qu'il y pensait, manger ces gaufres comme à Berck la dernière fois qu'un peu de sable lui avait fouetté le visage. Non, Gromi, ce n'est ni la plage ni la côte qu'il aime, c'est sentir le vent. Il reconnaissait un vent du nord ou du sud qu'à le sentir caresser doucement ses poils de nuque qui s'échappent de son marcel. Là, là, doucement qu'il lui

dirait. Tu viens d'Angleterre min tcho? Oui et toi Gromi? Mi chui né, j'ai vécu et mourrai sans doute ichi, là d'où qu'euj creuse min trou, au fond d'min jardin. Tu sais Gromi, le voyage ne rapporte rien quand on est triste, et les malheurs existent toujours au soleil, ils sont simplement... plus doux. Et on le prenait pour un fou, lui qui ne parlait jamais ou si peu par habitude de vie. Une économie du langage qui lui avait pourtant rarement porté préjudice, car comme disaient nos pères, si on a rien à dire on ferme tout simplement son claque-merde et ça nous évite de passer pour un con.

C'est beau Berck, le printemps, ses cerfs-volants. On est pas à l'abri d'une petite drache mais bon quoi, on a choisi d'y vivre dans le Nord. La Claude elle avait sans doute jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi coloré, même le parterre de devant le garage et l'écran 128 couleurs, avaient pas su restituer le spectacle du ciel. Elle s'est bien empressée de rentrer pour comparer, et elle a été triste toute une semaine à beurrer ses tartines et à nous mimer le grand Dragon et les tortues d'azur qui flottaient au bout de leurs ficelles en gémissant, elle qui était assise sur ses deux cent bonnes livres et autant de tristesse. Si Gromi avait longtemps travaillé comme mécano au garage Renault de monsieur Deconinck, la Claude avait jamais pu se mettre à l'ouvrage. Elle avait bien gardé de temps en temps les morpions des voisins mais rien à faire, le médecin disait qu'elle était simplement pas apte à la tâche. Gromi avait au moins ça quand il rentrait: une femme à son logis et un souper à peu près correct déjà servi. Mais au choix, le pauvre aurait préféré qu'elle s'esquinte contre le monde du dehors et qu'elle ne tire pas tout le jour le même air, qu'on ne sait s'il est pas plus blasé que débile depuis leurs premières années de concubinage. C'est par le garage Renault que Gromi a fini par connaître son premier véritable amour. Celui qui ne tromperait pas. Avec une ristourne, mais quand même. Les voitures, à dire la vérité il ne savait plus qu'en foutre. Non, il avait acheté par monsieur Deconinck à la bonne époque, une bicyclette de l'équipe Renault Gitane qui sévissait en son temps sur les grands classiques. Fignon, Van Impe, Madiot, les autres, oh fallait les voir monter, remonter, démonter le macadam à toute berzingue. Et Gromi avait donc pu, avec ses petits ronds de côté, s'acheter le modèle Prestige de chez Gitane qui avait alors ses partenariats avec les garages Renault.

Et rien que d'y penser, ça y était, l'homme avait décidé de se mettre en route. Il avait vu un saint Merckx sur la moulure du plafond ou un top départ dans le démarrage de la tire de l'un des voisins qui part se perdre on ne sait où. La pêche un dimanche, la prêche en marmonnant. Il prend ses sapes scrupuleusement préparées la veille et laissées sur la vieille commode sculptée d'arbre inconnu qu'on dirait qu'elle a de la valeur. Ce petit tas de fringues, c'est ce qui lui avait assuré la paix de l'âme cette nuit et une obstination quasi inébranlable à

passer outre les mugissements nocturnes de la Claude qui avoisinaient les décibels d'une salle des fêtes comble. Oh comme ça y va les samedi soirs pourtant ! A la ville, c'est les pires de tous, ici, pour Dieu et Claude savent quelle raison, c'est le même crincrin. Gromi a pour principe de prendre des douches fraîches l'hiver et chaudes l'été, de sorte à ne pas se laisser impressionner par la température du dehors. Il n'a jamais vraiment aimé ça, l'eau, mais cela fait parti d'un rituel de préparation immuable. Subissant sous son pommeau de douche chaque éruption de goutte, l'animal fait le dos rond mais sent qu'on l'amène vers quelque chose de définitif. C'est seulement un dimanche matin, alors que la radio se tournera automatiquement sur la messe où maman pourra pas aller que lui, s'en ira vers des pâturages plus verts et plus frais. L'eau. On s'en dépatouille moyen comme d'une couche de colle qui glisse le long des flancs et qui nous fait sentir plante, humide, mal à l'aise avec notre surface cutanée. C'est simple, même en peinture, Gromi n'a jamais supporté l'eau et si on lui apprenait que son corps en était à quatre-vingt pour cent composé, il vous répondrait que de toutes les façons il ne peut pas se blairer. Il n'aime rien. Pas même les framboises qu'il fait pousser et récolte pour les confitures de maman Claude dont les voisins n'ont de cesse de la couvrir d'éloges et de leur en piquer des pots. Pas même non plus les Renault, auxquelles il faut finir par l'avouer un jour, il n'a jamais rien pané question moteur. Il a été un fidèle mais incapable second de monsieur Deconinck, un peu comme un Sergent Garcia poursuivant du sens de la vie monté sur un cheval noir qui se joue de lui en une passe à chaque épisode, lui qui ne cherchait pourtant qu'à bien faire. On se sent bête parfois. Enroulé dans une serviette lilas jusqu'à la taille, des mamelles qui ne donneront jamais aucun lait, un corps en roue libre et l'esprit s'affaissant de jour en jour vers l'oubli inéluctable et le crépuscule de l'être. Qui se souviendra de moi ? Qu'ont fait ces mains ? Cela devant une glace embuée, l'ai-je dit, un dimanche matin où le soleil n'a pas encore fini de radiner, où on plonge son regard dans le fond du miroir pour dénicher ses yeux, et plus loin encore le bout de son âme, comme pour essayer de déterminer la forme des carreaux d'une piscine d'eau trouble. Gromi se saisit enfin de sa culotte de lycra, il l'enfila alors que son corps était encore plein de rougeurs dues en partie à la température glaciale de l'eau qui y a glissée, et en partie à cause des frottements de sa serviette rêche, puis finit par refermer sur son marcel la zipette d'un cycliste de laine, encore siglé des garages qui lui ont occupés tant d'années de sa vie sans qu'il n'y prêtât grande attention. Gromi repassa dans la chambre chercher sa paire de socquettes blanches, celles qui montent juste au-dessus de sa cheville grossière, et enfila directement ses groles de rouleur, celles qui font du bruit à la terrasse des cafés ou à la sortie du Vélodrome de Roubaix ; qui rendent le pédalage tellement plus efficace à l'homme, et sa démarche à terre

impossible, du fait de la présence de cales de plastique habilement placée à la hauteur des métatarsiens soit l'un des deux points d'appui du corps de l'homme avec son talon. Ingénieuse invention encore.

Ce faisant, Gromi sortit précautionneusement de la chambre et descendit l'escalier jusqu'à la cuisine avec la démarche de ces babetts envoyés promener sur des braises et des poignées de clous, afin d'accéder à leur sanctuaire d'où est gardé un précieux trésor. Opération non moins complexe avec ces chaussures sur sol glissant, car la moindre faute d'équilibre peut vous coûter le coccyx ou au mieux en public, la franche camaraderie des collègues qui ont tous connu le même genre de dérapage. Notre canard congestionné ne s'est jamais pourtant posé la question de laisser ses godasses à l'entrée du garage, ce qui lui éviterait ce chemin de croix sur glace, et ce, quelques pas seulement avant d'être sûr de ne plus jamais refouter le pied au sol avant longtemps. Mais cela ne valait sans doute pas la peine à ses yeux de laisser trainer ces bottillons de sept lieues dans le froid des couloirs, et de manquer de les confondre avec des chaussons de ville ou des sabots de jardin, là où ils seraient usuellement rangés. Gromi allait et venait prudemment de sa bouilloire à la table en formica, laissant s'égoutter un café noir comme l'humeur des nuits et célébrant l'avènement du jour avec le craquage d'une allumette qui enflammera le célèbre et quotidien café-clope. Des Gitanes, sans filtres. C'est le seul héritage de ses parents, qu'il dit parfois en rigolant. Et puis posé sur ses rails, il laissa une dominicale demie cafetière au chaud pour le réveil de la Claude et reprit le chemin de sa névrose en empilant sa tasse sur celles d'autres matins. Gromi avait cette croyance, qu'entassés d'une certaine façon, telle une fontaine où l'eau du robinet pouvait s'écouler tranquillement, leurs couverts et récipients seraient lavés par ses simples passages successifs. Théorie naïve et stupide à laquelle n'adhérait pas la Claude qui occupait une demie journée de sa semaine à faire leur vaisselle entre les heurts d'assiette et les écoulements d'eau à essayer d'extirper une brosse à récurer du fond de l'évier, astucieusement enfouie par le système de stockage et d'auto-lavage de son mari. Les weekends, tandis que certains sortent la décapotable ou la Chopper un long dimanche en chandail, religieusement, Gromi a son rendez-vous : une sortie par semaine monseigneur, pas plus. Il ne faut point tuer la bête au labeur. Le voilà qu'il descend avec prudence, une à une les marches menant au somptueux caveau. En face de lui, au-dessus de l'établi, gît le soulagement de toute une vie de tâches menues et ingrates, endurées dans le silence sachant sa rédemption prochaine. Il n'y a, pour Gromi, jamais eu de mariage ou de communion un Vivement dimanche, ni même de grands prix de Formule Un interminables. Rien qu'une sortie par semaine, aucune volonté – divine ou non – ne pouvait ou n'était venue contre.

C'était immuable, qu'il pleuve, vente ou apocalypse. Mais je ne vais pourtant pas me laisser aller à vous conter que ce vélo, sorti des usines Renault-Gitane, a été assemblé à la main à partir de tubes d'acier Reynolds de la meilleure gamme ; qu'il est équipé d'un groupe de changement de vitesses et de freinage italien Campagnolo Super Record – une marque qui fait encore frémir les plus pointilleux et exigeants des cyclistes ; qu'il a six vitesses embarquées sur ses roues françaises et moins de neuf kilos à la pesée. Ce que vous devez savoir en fait, c'est que cette bicyclette, entretenue comme elle l'était, était un bijou de fabrication, une mécanique bien huilée qui sous son pilote ne rechignait à aucune côte ou kilomètre de plus, et que si son commandant venait à flancher de fatigue, elle, retrouverait toujours le chemin de son garage afin de faire briller ses chromes et se faire huiler les roulements à l'ombre d'une burette coquine.

Le portail automatisé du garage s'élevait dans le léger vrombissement du mécanisme électrique et dévoilait la scène composée d'un Gromi tenant sa bicyclette au bras, comme on ferait d'une compagne que l'on sort apprêtée pour un rendez-vous galant. Il faut avouer qu'elle brille et qu'elle est pimpante. Qu'après chaque échappée sauvage, il lui rend grâce et la nettoie, la remercie, la polit et regraisse tant et plus qu'il ne s'est jamais astiqué lui-même de la sorte : c'est dire l'amour qu'il lui porte. Si on sentait l'air frais du matin au travers des couloirs et du garage, celui du dehors était plus vivifiant encore, plus pur – comprenez à la campagne, chargé d'une note de purin au fond du nez – et on se laissait surprendre à tendre l'oreille au calme souverain qui habitait encore le village et les recoins de ses baraques. Nous sommes encore seulement en mars et plus loin, en face, Deroo père prépare la tondeuse pour le coup des dix heures, lui aussi juché dans son allée de cailloux. Avant dix heures ce serait l'emmerdement suprême. Il y a quelque chose de fantastique avec les beaux jours ; l'hiver nous avons la paix, personne dehors, pas un pour venir vous sonner en pleine journée pour prendre des nouvelles de votre bas monde, et avec les dernières gelées, les jours qui ralentissent jusqu'à plus de lumière, on sort profiter du jardin, des autres ou mieux, du jardin des autres. Deroo père coupe le ruban d'une routine quotidienne qui facilite le transit : tondre son carré vert. Une fois qu'il est lancé, le voisin d'à côté se réveille au doux gazouillis de la machine à pétrole, et se dit qu'il ferait bien de s'y mettre lui aussi tellement que le jardin on dirait la jungle de là-bas, en Afrique. Et le voisin d'à côté encore, le lendemain, se rappelle alors que les tontes ont déjà commencées et qu'il a toujours pas fait la sienne et caetera jusqu'à ce que Deroo père, pensant en avoir fini pour un moment avec cette satanée pelouse pleine de crocus qui font plaisir à maman donc il passe autour, la retrouve comme il l'avait laissée quinze jours auparavant en entendant une tondeuse lointaine, avec pour les rares

voisins qui n'avait point d'herbe et qui recherchaient la quiétude du printemps, pas une journée de trêve dans le quartier, à cause de ce bourdonnement continu et acculant.

Il se peut que le pépiement des mésanges, s'il en fut la saison, ait été la seule préoccupation du silence environnant. Qu'un écho d'automobile sur la nationale parvienne faiblement jusqu'à nos oreilles, tandis que la brume se dissipe lentement sous les rais d'un soleil frileux jusqu'à découvrir ce fol Eden qu'est la flore du Pas-de-Calais. A perte de vue des champs, du pâturage, qui vont et viennent. Du vert, du marron et au-dessus du gris, invariablement. Des plats en rase campagne, longtemps, et pour finir des bosses déprimantes barrées par la départementale, dont à peine vous entamez la descente que vous en voyez toujours le bout loin au-devant qui remonte et vous attend. Les quelques fermes sont à l'intérieur des terres, nichées le long de petits chemins boueux et pierreux, sur lesquels les facteurs abandonnent leurs véhicules non agréés. On y voit des écriteaux fait avec le tout-venant : « Patates X le kilo », « Betteraves à plus quoi en foutre ». Et puis enfin, c'est rare mais cela arrive, un panneau qui vous indique qu'en suivant le soleil vous déboucherez sur la civilisation. Mais le soleil est rare ici. Gromi a entendu dire un jour qu'après le Paradis, sa région était la deuxième plus habitée de France. Il n'y croit pas, plus au sud de Paris, il y a l'inconnu total pour lui, mais parlant ainsi de voyage, il était l'heure, l'homme face à son amour lui susurra qu'ils devaient partir.

Telle la célèbre fable, le cycliste se doit de partir à point. Ils ne sont pas de ces lévriers, qui en plus d'en avoir la constitution longiligne et athlétique, scient les cartes du terroir qu'ils coupent de pauses pipi ou pire, d'une chasse au randonneur solitaire du dimanche qu'ils dépassent de tout leur soûl à telle allure qu'ils doivent serrer les dents si fort pour ne pas laisser pendre leur langue toute au dehors durant le vain effort. Non. Le cycliste, généralement, ne s'égare pas sur les nationales, ne s'arrête pas à la croisée des chemins ou ne s'interroge sur un possible chemin de retour. Afin d'être véloce, un cycliste sait où il va et d'où il vient et comment il retourne chez lui, c'est là qu'il est le plus efficace. Les mêmes paysages, sous différents jours, l'ondée, la grêle, les bandes au sol qui défilent, les automobilistes qui arrivent à sa hauteur : « allez Pou-Poulidor ! » pensant faire la blague de l'année, ici, au milieu de nul-part et gazant un bon coup pour laisser derrière eux l'irritante émanation d'essence consommée qui pique le fond de la gorge du coureur pâlot et ruisselant. Non, à se laisser aller au gré de la rose des vents, un cycliste se perd et manquera de lucidité sur son avenir. Qui suis-je ? Dans quel état j'erre ? Où cours-je ? Si on se laisse aller plus encore il se met à divaguer sur du Kant : « Que puis-je connaître ? », cela devient tragique alors. Pourvu que vous sachiez où vous perdre, « qu'importe les carottes, que ce salaud de

bourricot avance » comme disait le vieux fermier Bailleul de notre enfance.

Gromi était arrivé au seuil de sa propriété, il enfourcha sa bicyclette non pas par la selle comme le ferait le chaland, mais par le guidon en l'inclinant subtilement. L'amplitude de son levé de jambe est moindre, aucun risque de ne pas l'avoir lancée assez haute pour ne pas surmonter une selle problématique avec cette technique propre aux rouleurs. C'est là un mouvement classique, non moins efficace que gracieux pour qui le maîtrise. L'étonné se surprend à voir là une deuxième façon moins gauche d'enjamber son vélo, et l'habitué rayonne par son adresse. Le moment est délicat cependant. Il s'agit de réaliser l'exercice en équilibre sur la dite cale qui rendait la marche ardue. Bon nombre de cyclistes s'y sont cassés les dents à glisser en arrière, une main sur le guidon, l'autre battant l'air. L'exercice est impitoyable mais nécessaire. Une fois qu'il est réalisé, on cherche d'un pied hasardeux la pédale où clipser la première chaussure dans ce petit claquement caractéristique du coureur attaché d'un côté à sa monture, et de l'autre appartenant toujours au monde des bipèdes soumis à la gravité telle qu'on l'a toujours vécue. Il y a un instant de recueillement insondable qui se fait ainsi que l'on partirait pour mieux se découvrir soi. Ce n'est jamais tant une sortie hebdomadaire qu'une aventure sans cesse renouvelée. On quitte tout ce que l'on a, on reviendra sans doute, vivant encore peut-être. La ruelle était déserte, d'un battement du pied au sol, il lança l'équilibre des deux roues alignées, la roue libre et ses cliquets tournèrent, quand enfin la deuxième chaussure vint trouver son moule il savait qu'il n'appartenait plus aux mêmes perspectives du monde et s'enfuyait par delà.

Se mouvoir à deux roues, et tout spécialement en bicyclette, apprend au pilote à concevoir différemment la notion de vitesse. Le chemin qui mène à la boulangerie Decoster sur la place, donne bien six ou sept minutes d'emmerdement à éviter les crottes sur les trottoirs étroits, tandis que juché du haut de sa selle, on y parvient sans efforts avant le bout de deux petites minutes. L'effet est prodigieux ! Songez à ce temps gagné sur le parcours – paradoxalement compensé par la préparation d'une sortie à vélo, mais c'est là toute une autre histoire. De mouliner votre grain assis, le monde vous paraît moins lointain mais garde sa proportion humaine qui disparaît avec l'assistance du moteur d'une automobile ou d'une motocyclette. Ici, la propulsion, la vitesse et l'effort sont à la charge du pilote. A qui veut faire long voyage ménage sa monture certes, mais se ménage également plutôt deux fois qu'une, car si l'on considère l'invention admirable de la mécanique du développement des braquets de nos vélos, il reste qu'il y a un homme au-dessus de ses pédales et qui appuie de tout son poids pour apprécier la température glaciale du sommet d'un Ventoux ou la pluie d'un Brest, quand il résidait en région parisienne quelques heures plus tôt. En cela le vélo est

formidable. A qui n'a jamais vu le bout d'un virage par un cagnard tel que l'eau de vos gourdes s'évapore et que vos gouttes lourdes de sel tombent plus rapidement au sol que vous ne progressez, à qui n'a jamais pesté, jeté sa roue crevée au milieu d'un champs ou combattu les quatre vents à battre le pavé, glissé dans le graillon ou connu l'ivresse d'une descente rapide, vous ne comprendrez rien à ce qui anime nos cyclistes. Coincés entre deux modes, le passé et leurs couleurs fluo afin qu'on les repère à des kilomètres, leurs jerseys mal accommodés et cette couche qu'ils coincent entre leurs fesses car ils refusent le confort tout cuir d'une bonne vieille Mercedes ; et le futur et ses lignes souples et aérodynamiques suggérées par leurs cadres fantaisistes, leurs matières synthétiques, leurs casques profilés et leurs lunettes aux teintes extraterrestres : on les sent le cul coincé entre deux selles. Et il y a encore cette pudeur toute masculine qui vient à tomber un jour ou l'autre entre deux roues d'un peloton, se questionnant l'un l'autre s'ils n'éprouvent pas une douleur à la croupe, pis encore, au périnée et bientôt viendront les problèmes d'érection comme le dit la rumeur colportée par des générations de coureurs et de médecins qui font le choix de courir plutôt que de s'ennuyer avec mémère eux aussi. Diantre, quel aplomb faut-il pour se livrer ainsi dans son moment de faiblesse.

Cependant notre Gromi était tout penaud sur son vélo. Si le paysage défilait assez vite pour qu'il n'y prête attention, cela lui tendait un miroir dangereux sur sa condition. Si l'effort ne mobilise pas le cycliste, celui-ci se perd en rêvant de lui-même roulant sur son vélo. Il traverse les bleds, est le favori de l'étape du jour qui l'éloigne chaque mètre un peu plus loin de chez lui dans son échappée, jusqu'au moment fatidique où il s'effondrera sous le poids de la question unique : « mais qu'est-ce que je fais là ? » Le manque de lucidité peut amener à un trop plein de lucidité et alors, si vous êtes seul, vous êtes sur la pente fatale du Golgotha. Pourquoi ne suis-je pas chez moi, au chaud dans mes pantoufles, à regarder quelqu'émissions peu sérieuses, plutôt qu'à faire le guignol en solitaire le long des départementales ? Non mais vraiment ? Ici, la présence d'un camarade ou d'une puissance divine peut s'avérer utile. A cela l'auteur préconise au cycliste de toujours avoir un point d'arrivée à sa course. Le vélo est une histoire de points à rallier. Il n'est ni hasard ni chance, mais pragmatisme et dépassement de soi. Notre ami est tout au fait de cette argumentation et se dirige donc. Il traversait les villages d'Artois essentiellement constitués de fermes et de masures aux briques rouges. La flore humide y est d'un vert profond et uni. Nul endroit où l'œil puisse s'attacher à quelques détails exotiques. Mais il ressentait surtout le plaisir profond d'écouter sa machine roucouler. Pas un millimètre de voile sur la roue pour venir froter un patin de frein indécis. Pas une hésitation du dérailleur arrière quand il se doit de remonter la chaîne d'un pignon. Il y a peut-

être l'angoisse d'une crevaisson importune mais avec des boyaux encollés, on retrouve le chemin de chez soi avant de le remarquer.

L'aventure de l'homme moderne est solitaire. Parfois il y a un fermier qui prépare dès l'aurore les outils de son labeur du jour. Un campeur qui a passé la nuit dehors. Un chien errant qui cherche du regard un gibier de potence en vous saluant, ou un routier qui vous dépasse comme une trombe. Puis, les premiers mètres se transformant en kilomètres, la chaleur du corps remonte, les extrémités sont moins douloureuses, le bas du dos essuie ses premières sudations, planté sous son casque on fait la grimace et on appuie un peu plus péniblement au passage du bel inconnu. Regardez ces muscles qui bandent. Cette cuisse ferme et ce mollet dessiné, rasé et luisant. N'est-ce pas là ce qu'on appelle de l'érotisme ? Le bon sportif a le corps sculpté par son métier ainsi qu'à la plage on s'étonne du diamètre de son membre. Gromi, ce serait mentir, que de dire qu'il est l'athlète qui fait encore rêver, mais il a de beaux restes dans les jambes. Les Ardennes il les a vues. Plus d'une fois. Et en Belgique on peut trouver de sévères petites côtes. Mais s'il est conscient que son physique d'homme l'a emporté, il ne perçoit plus le cyclisme comme un exercice voué à modifier son corps, c'est devenu sa passion, son remède contre les maux journaliers.

Entraîné assez loin dans ses premiers jours d'errance, Gromi était tombé sur une station à essence, posée au sommet d'une butte et d'une grand-route au milieu de nul part. Pas une bicoque dans les premiers kilomètres à la ronde, un affichage piteux et un parking vide. A priori, le cycliste n'a rien à y faire. Son compteur affichait vingt-sept kilomètres quatre cent, il lui restait bien entendu suffisamment d'eau pour faire encore trois fois le tour du lieu, mais son œil fut attiré par des montures comme la sienne. Mazette. Quand on veut s'arrêter, on trouve toujours un petit prétexte : un pipi, un boulon à resserrer ou un cuissard récalcitrant. Et c'est ainsi que commença l'histoire de Gromi et du Saint-Urbain.

Tous les baroudeurs du coin se retrouvaient là sur le coup de dix heures et repartaient après midi. Ils avaient trouvé leur point de chute, la récompense de tous leurs efforts. Des pintes et des courses. Des godets et des collègues. Cela faisait bien quelques années que ce cirque durait quand il y pensait. Fermer un dimanche, pour le saint patron, c'est faire une croix sur un tiers de son chiffre d'affaire de la semaine tant il en venait toujours de nouveaux. Toutes leurs machines parkées sur le long de la devanture ainsi qu'on s'extasiait « ah comme t'y as mis les moyens ou l'huile de coude pour la faire briller la bécane ». On ne parvient plus à parler que de vélo en méprisant les automobilistes venus faire leur plein, eux aussi. Patrick vient rhabiller les petites sœurs, quelques-uns payent leurs tournées et puis on repart s'agiter sur ses roues, en descente pendant deux bons kilomètres, histoire de reprendre un peu ses

esprits avec un vent en plein pif, qui vous met de petits claquots sur la joue pour vous rappeler et pédalant jusque Buchy pour dessaouler, l'opération peut durer jusqu'à ce que soit finalement prêt le roast-beef.

Saint-Urbain, c'est assez marrant de le noter, a déjà relevé Gromi, est le patron des ivrognes. « Mais c'est aussi le saint turbin qu'on nous donne encore à faire, à nous retraités ! » dit-il en levant son verre. A chaque fois tout le monde rigole un bon coup de cette fameuse ritournelle, et on peut dire de Gromi que si les seules larmes de sa vie qu'il a jamais versées sont de picon-bière, il les a pourtant versées ici, avec les copains. Bien qu'on ne sache pas de quel alcool votre prochain sera fait, au Saint-Urbain, il est coutume de dire entre les pilotes que tous leurs chemins mènent au rhum.

« *Qui voudrait être père à présent ?* »

Othello, W. Shakespeare

Dirk venait de garer le quatre-quatre britannique dans un chemin boueux. Son fils Niels en était descendu le temps que celui-ci le parque doucement à l'abri des buissons, à la lisière d'un petit bois qui s'échappait à quelques centaines de mètres d'un bord de la départementale. Les derniers tours de moteur s'éteignant dans l'air froid de mars, il fit le tour du véhicule et vint ouvrir le coffre pour y saisir l'équipement requis à une bonne partie de chasse.

C'était la première fois qu'il amenait son fils dans de pareilles pérégrinations, mais il avait depuis longtemps prévu d'endurcir son gosse, et ce malgré les soupirs et les avis exaspérés de sa femme quant au projet d'aller plomber illégalement du gibier à la frontière franco-belge – bêtes qu'elle ne saurait dépouiller et préparer afin qu'ils profitent tous ensemble de leur butin. Bien entendu, Dirk avait prévu beaucoup d'autres choses : passer la frontière en catimini dans un tout-terrain acheté spécialement pour l'occasion (en seconde main certes, mais il lui semblait indispensable de s'aventurer dans les petits chemins de terre avec un véhicule adapté et non sa superbe Classe S qui n'aurait supporté ni ornières ni dépôt de merdasse sur son châssis – et encore moins son propriétaire) ; emprunter à son propre paternel les carabines qui l'avaient en son temps formé au tir et frustré d'une certaine façon ; et étudier les us et coutumes du gibier de la région. La période de chasse était déjà finie ici en France, aussi, Dirk avait consciencieusement rapporté deux cannes à pêche réglementaires sous lesquelles couvrir leurs agissements et présence. Il avait trouvé les précédents weekends trop frais, ou s'était lui-même vu occupé par des affaires incessantes, les compétitions d'échecs du gamin ou d'interminables repas de familles flamandes dont chacun imagine la teneur et dont, tout homme convié que vous êtes, sentez monter en vous la fierté qui prend le dessus sur d'autres impératifs, appartenant à cette caste, cette classe supérieure de votre pays aux visages raffinés, nez aquilins et cheveux clairs, qui porte économiquement le pays à bout de bras et qui aimerait se séparer du lest gênant (ces assistés de wallons corrompus), pour enfin regagner leur superbe et rayonner en Europe non plus en ayant l'image du petit pays bâtard dont on ne sait quelle ville parle quoi, mais comme identité unique flamande revendiquée haut et fort – des sous-néerlandais en somme.

Vous avez sûrement ressenti ce que Dirk exprime. Je veux dire, faire parti d'un groupe

de travail dont la note finale lui semble importante, mais non dépendante du seul bon vouloir de chacun de ses membres. Plus encore, il y a toujours cet élément dilettante, ce gars dont la seule œuvre de l'année a été de s'évertuer à copier ses camarades de classe en dernier recours, et dont le groupe aimerait mais ne peut pas – car il est soumis à un ensemble de règles qui régit leur espace libertaire – se séparer. C'est le pacte social sur lequel Dirk crache et c'est une certaine conception de la société qu'il rejette – celle-là même dont il a profité pour atteindre sa place dans l'échelle. Nous pourrions, sociologiquement, objecter que son extraction était tout à fait favorable à la situation qu'on lui connaît aujourd'hui ; lui, répondra qu'il n'en a pas moins mérité ses sept milles boulaisses mensuelles, les premiers temps gagnées à la sueur de son front, dans une certaine mesure, maintenant cependant, cela semble un peu caricatural et grossier d'utiliser ce raccourci patronal du self made man pour se justifier, car quand bien même il veille à la bonne tenue de ses capitaux, placements et affaires, ses trente-cinq heures de travail lui semblent moins pénibles depuis qu'il peut remuer les doigts de pieds dans un des jacuzzis de sa résidence principale, ou assoir ses fesses, où qu'il le veuille, dans du tout cuir de première qualité. Le monde fait moins mal au cul dans du tout cuir, cette révélation transmise à son fils unique lui venait de son forcené de père, qui le lui avait dit quarante ans plus tôt. Voilà donc un héritage sagement transmis.

Si la saison de la chasse était déjà terminée, de fait, il était interdit et illégal de réajuster sur son épaule la moindre arme et la bourrer de gros sel afin de braconner le repas du soir non ? Dirk s'en moquait ouvertement. Ces débiles de français, profiteurs de première, qui viennent faire leurs pleins d'essence, cigarettes ou alcool, tous les weekends dans sa campagne aux taxes plus légères, iraient chercher des crocs à un entrepreneur fortuné et dans la force de l'âge, armé qui plus est, qui vient tirer quelques bêtes nuisibles qui n'appartiennent en somme à personne et dont tout le monde se fout ? Il ne savait pas, monsieur l'agent, il se réfugiera sous le couvert de la langue française qu'il manie peu adroitement quand on le lui demande. Il balbutie à peine quelques mots d'une des trois langues officielles de son pays. On lui demandera pourquoi il ne chasse pas en Belgique peut-être ? Mais quoi foutre de l'animal belge ? Il emmène fiston à chasser, pas ramasser des noisettes en forêt. Il veut pouvoir raconter aux petites mains de son entreprise que son fils a tiré son premier coup, juste là, entre les deux yeux d'un cerf avec lequel maman fait des pâtés en ce moment même et qu'il les mettra en précommande à des tarifs préférentiels pour ses employés, bien entendu. Dirk a toujours un temps d'avance. Vous, humble chasseur-cueilleur, vous apercevez un sanglier qui remue la gadoue du bout du groin. Dirk, lui, a déjà pensé au prix de vente du saucisson non déclaré aux impôts ; aux pieds et sabots dont il pourrait agrémenter une table basse en chêne

véritable, inspiration petits mammifères de la forêt ; et enfin, ce trophée de chasse qui ornerait son bureau de Gand à merveille. Il lui donnerait l'air mauvais, l'oeil méfiant à tout complot qui s'ourdait contre lui dans le fourré, habité par quelque démon hostile à l'homme accompli qu'il est, et c'est non sans douleur qu'il avouera avoir laissé à son gamin le coup de grâce à la bête : enfoncer sa lame d'acier de quinze centimètres dans le bas ventre de l'animal, les entrailles déployées à même les feuilles telles la bave d'une limace dont il ne pouvait se séparer sans moindre mal. Bien entendu, le niais Niels aurait couru à la bagnole en battant tous les records des Jeux, tourné de l'oeil ou vomit à la première vue des intestins du bestiau, encore à l'abri de la flore forestière, mais il fallait redorer le blason de ce freluquet chétif, en âge de peloter ses premiers filles et qui passe pourtant ses après-midis à peindre de petites figurines de modélisme avec des amis miteux et à la face rongée de points lumineux. Oh, à ton âge mon fils... Sa femme était peu fière et même révoltée des confessions qui suivaient quant à l'attitude folâtre de l'illustre chef d'entreprise qu'il était. Il avait su saisir les occasions, en tout lieu et en toute heure. Y avait-il un mal à ça ? « Tu serais encore à ramasser des choux dans des champs de purin si je ne t'avais pas pris en pitié auprès de ton frère » répliquait-il avec dureté à l'exaspération de sa femme qui fermait alors sa gueule et retournait à sa cuisine pour l'empoisonner lentement avec sa cuisine infâme, tandis qu'il continuait à raconter ses histoires salaces comme la fois où il coucha avec une handicapée afin d'obtenir un permis de construire délictueux. « Fils, il n'y a pas de bassesse dans ce bas-monde, seulement des moyens offerts aux audacieux afin qu'ils parviennent à leur fin ». Et s'il y avait un Dieu après cela, irait-on jusqu'à juger pour la corruption de son âme, un homme qui donna travail et pain à des centaines de ses pairs ? Il ne le pensait pas sérieusement.

Il avait décidé d'emmener Niels, car son père en avait fait de même avec lui, jeune adolescent. Son père Rolph s'absentait tous les weekends, quand la saison était ouverte, pour aller faire des battues avec ses camarades. En fait, il apprit plus tard que son père était bien plus piètre chasseur que buveur, car ces rendez-vous cachaient en vérité des beuveries polissonnes qui finissaient parfois – mais rarement, nuançait-il – au bordel et aux mains. Cette habitude avait été interrompue par l'invitation, un matin, à venir l'accompagner, tandis que son père chassait depuis quelques temps seul, des suites d'une sombre histoire d'insultes sur les mamans et de coup de fusil dans le pied de quelque collègue, événement sur lequel il n'avait pas jugé utile de revenir et de fournir en plus amples explications ses proches. Ils étaient donc partis battre la campagne avec les deux carabines équipées de lunettes de précision. Je ne dirai pas bras dessus, bras dessous, car Rolph était un personnage peu expansif et distant avec sa famille, mais ils passèrent là un singulier moment. Dirk admettait

même volontiers que ces quelques heures en possession du pouvoir de vie ou de mort sur la faune environnante et la vue du sang animal, changèrent l'homme en travaux qu'il était alors. Rolph lui avait confié son fusil de secours : une carabine au canon imperceptiblement tordu, au vernis du bois qui laissait de multiples échardes dans la paume et dont le poids rendait peu maniable l'arme même appuyée sur l'épaule. La partie de chasse n'avait pas porté ses fruits. Du seul coup de feu qu'il tira, le recul de l'engin fit basculer le jeune homme à la renverse et faillit l'éborgner. De fait, le premier sang qui coula fut le sien, un peu au dessous de son œil droit, une entaille superficielle s'était créée. Son père captura une ou deux perdrix, et tira en vain sur un long lapin de Garenne qui fila se cacher à l'abri de la broussaille. Sans clébard au train, il rencontra vite la quiétude du monde sauvage.

Alors pour l'occasion, il s'était retrouvé chez son père sénile et avait déterré du fond d'un coffre les deux fusils, acheté de nouvelles munitions de calibre deux cent quarante-trois pour le petit gibier et une ribambelle de petites choses dont les tenues kaki obligatoires à leur totale immersion en milieu naturel, et des accessoires tels que les couteaux, cartouchières, boussoles ou jumelles du dernier cri, qui mèneraient à bien leur quête. Son paternel lui expliqua longuement et confusément quelques techniques de sioux pour épier et appâter le raton laveur qu'ils ne trouveraient assurément pas dans le Pas-de-Calais puis en vint aux recommandations sur l'utilisation des armes. Garder le canon piqué vers le sol en déplacement s'il était chargé, sinon prendre les précautions de charger et décharger l'arme entre chaque position pour éviter les mauvaises surprises, ne pas ouvrir la première canette avant dix heures, ne pas essayer d'imiter la femelle de l'animal en vue car bien souvent – une fois sur deux quasiment – il est une femelle et l'homosexualité animale n'est pas encore une mœurs très répandue dans leurs espèces pour pouvoir l'utiliser à des fins de chasse maligne, et ce genre de galimatias emmerdaient profondément Dirk qui n'avait qu'une seule envie, comme tout gamin à qui l'on confie son fusil : mettre en joue la première gueule qui passerait sous le viseur et faire feu de tout poil. Papy Rolph ne manqua cependant pas de vérifier une dernière fois les armes et de les nettoyer. Il indiqua clairement celle qui devait revenir au gamin – de fabrication plus médiocre et aux vices déjà exposés – et le bijou, le prolongement du bras de l'homme et de la colère de Dieu, le cracheur de feu des tendres années de Papy. Les armes s'enraillent mais perdent rarement de leur superbe. Une fois révisée, on se sent frémir à l'instant où, timidement, on insert sa petite balle dans le chargeur qui vient se verrouiller grâce au loquet, alors que l'index crispé sur la gâchette se demande encore si tout a été remonté correctement ou si le bousin n'ira pas nous péter au nez. Dirk voit déjà les titres de la presse régionale : « Ivre, il tentait de chasser un mulet avec un fusil du dix-huitième

siècle », « Tragique : deux belges décèdent des suites d'une attaque de furet et s'entretuent à coup de fusil ». Non, même s'il n'est pas expert, il a un peu de bon sens pratique et trois grammes de jugeote. La chasse, ce ne doit pas être bien sorcier quand on voit les abrutis qui la perpétuent. Peut-être juste un coup à prendre après tout ? Alors Dirk s'est entraîné au ball-trap quelques heures. A chaque plateau, il demandait à son secrétaire intérimaire d'imiter la nasille du canard, et ses résultats n'étaient pas décevants pour une entrée sur le marché de la détente. Puis, ce qui le motiva vraiment cet hiver-là, ce fut le biathlon à la télé, Voyage au bout de l'Enfer et les premiers Rambo. Il se voyait crapahuter avec tout son attirail dans la bouse étrangère, couché dans un fossé à guetter le moindre mouvement ennemi en compagnie de son fidèle second, Dirk Junior. Il se donna les moyens, comme le dit cet apophtegme qui résumera sa vie, et qu'il tire d'un discours de la fondation de l'Etat d'Israël : « avec un peu de bonne volonté, les rêves deviennent réalité », et force est de constater qu'aujourd'hui, peut-être a-t-il dépensé deux ou trois milliers pour matérialiser son rêve, mais il est devant son coffre qui baille au vent, les canons et boîtes de cartouches qui brillent au petit jour, et il ordonne à Niels de se saisir de son nécessaire de survie pour la prochaine demi-journée.

Leur harnachement tinte à chaque pas, s'entrechoque de toute part. Niels suit son père avec un brin de dédain et d'inattention. Il évite de marcher dans les pas de ce dernier, un peu trop enjoué à l'idée de rouler dans la gadoue et sentir la poudre, rester une matinée à l'affût de n'importe quel cri de la forêt ou vagissement, bruissement dans les feuilles ou branche qui vient craquer au sol. Investi dans ses fonctions de meneur, Dirk conduit son fils à travers la lande plate de l'Artois d'une allure prompte, mais déjà l'échine courbée pour ne pas trahir sa présence de futur assassin. Après une demi-heure de marche, il remarque en bordure de la surface boisée, un petit monticule de rondins qui n'a pas dû être ramassé pour l'hiver. Recouvert en partie de lichen et de mousse encore humide, à hauteur de hanche et d'une longueur d'environ trois mètres, d'un côté il protège l'entrée au sous-bois, et de l'autre s'ouvre aux champs en léger contrebas et à perte de vue. Dirk avait immédiatement pensé à exploiter au maximum la position qu'offrait la barricade en postant d'un côté son fils, et de l'autre lui-même. Séparé par moins d'un mètre, l'un serait à l'abri du vent – nécessairement lui, côté bois – et l'autre à découvert – côté plaine donc – mais protégé par le tir croisé de son supérieur. La halte est donnée. Le paquetage déployé, les accessoires mis à disposition sur une bûche. Le bleu Niels surveille négligemment les branchages et baille aux corneilles tandis que le major scrute l'horizon du bout des jumelles. D'après lui, son plan d'attaque est infallible : il y a de la bestiole dans le bois et en dehors. Ils sont à un point de passage. Checkpoint Charlie. Il y a donc un soldat qui surveille le bois et un second, le dehors. Il se poste quelques minutes

derrière son fils, et lui présente l'intégralité des fonctionnalités de son équipement haute technologie, puis lui enseigne comment tenir et charger sa carabine. Pas de blague, lui répète-t-il. L'hôpital au mieux, sinon une fosse à quelques mètres. Dirk ne supporterait pas de voir son fils agoniser d'un stupide accident et lui trancherait la gorge, c'est ce qu'il a dit pour réveiller le gamin. Niels entend bien que son père, jamais dans la demi-mesure, est là pour terrasser la moitié de la population animale locale. Il veut génocider et ratiboiser le terrain, rendre sa mère malade de toutes ces gueules béantes de sang et d'âmes refroidies. Il veut remplir le coffre du quatre-quatre et se confectionner un sac banane et des chaussons en lapin, avec les petites oreilles de chaque côté. Dirk désire voir le sang couler, la chair à l'air et la félicité embrasser sa bonne fortune. Quelqu'Éole lui souffle qu'ainsi remonté, il n'aura pas fait le voyage pour ne voir que du paysage. Laid qui plus est.

- Recrue Dirk Junior ?
- Niels, papa... En position.

Son fils se prête au jeu, car il ne veut pas être le facteur déclencheur d'un mois de railleries ou de mauvaise humeur à son encontre, temps qu'il a déjà connu, comme la fois où il annonçait qu'il n'irait pas faire de motocross un samedi avec lui, sous prétexte d'une représentation de natation synchronisée où sa mère le conduisait. D'après l'intéressé, son fils faisait absolument tout ce qui était en son pouvoir pour passer pour une tapette, et sa mère le suppliait de persévérer dans cette voie pour ne pas engendrer le drame familial reproduit par Dirk auprès de son père. Il a acheté une paire de talkie-walkie à piles pour communiquer de derrière les fagots.

- Au rapport recrue.
- Comment ça « au rapport » ?
- Eh bien dis-moi ce que tu vois, l'activité de ton secteur, les proies en vue quoi !
- ... il y a ... euh ... une souche là-bas avec ce qui semble être un coin à champignons mais je n'y connais rien à ces saloperies
- Suivant.
- Comment ça « suivant » ?
- Mais on s'en carre de tes champlars, on veut du faisan, de la bête, pas des conneries de légumes !
- Mais j'y vois rien dans ce bois, y'a trop de branchages et de feuilles qui obstruent la vue ! Par contre de ton côté je vois un troupeau de
- Tututu. T'occupes de mon côté, je te ferai mon rapport en temps voulu. Bon c'est tout

pour le moment ?

- Affirmatif.
- Over ?
- Over and out.
- ...
- Major Dirk à recrue Niels, vous me recevez ?
- ...
- Major Dirk à
- Je suis là papa, juste derrière toi !
- Major Dirk à recr
- Je vous reçois.
- Major au rapport : à plus ou moins trente degrés Est, groupement boviné qui paise, distance grosso merdo de un kilomètre, accolé à une petite voie goudronnée sans passage. Plus loin, également à l'Est, petit amoncellement de buissons susceptibles de cacher du gibier, sous surveillance continue jumelles. Quarante-cinq degrés Est jusque soixante-dix, étendue de champs à découvert, parfait pour repérer une proie. Nord-Est, Nord, à l'horizon hameau ennemi paisible. Est, Sud-Est, la bagnole en cas de repli stratégique. Recrue ? ... Recrue ? ... Qu'est-ce que tu branles recrue ?
- J'envoie un message à maman pour dire que t'es comme prévu.
- Encore avec ta mère, Œdipe ? Donne-moi ce GSM !

Dirk saisit des mains le GSM de son fils, le lance haut et avec force dans les airs, ajuste son tir, fait feu et secoué par la détonation, retombe sur le bois dans son dos. Les miettes du téléphone s'éparpillent dans un champ non loin. Voilà des heures de ball-trap bien amorties.

- Mais ... mais t'es con ou quoi ?
- Tu croyais qu'on venait ici flâner et raconter à mamie comment on se tournait les pouces avec son père ? C'est rappé Niels. Pas de GSM. Le mien est à la maison. Comment tu crois qu'on faisait à l'époque ? Avec papy, on attendait patiemment dans le froid et on se livrait de père à fils.
- Ouais papy nous a raconté la seule fois où il avait daigné t'amener avec lui pour que tu coupes sous l'œil au bout de vingt minutes ...
- Je ne me suis pas coupé, c'est cette connerie de culasse qui m'a sautée dessus en tirant sur une buse. Peu importe, en position, tire-au-flanc, et sois attentif aux mouvements ennemis !

Le lecteur avisé ne manquera pas de faire remarquer à l'auteur que l'intégralité des dialogues, ci-dessus, est en français dans le texte. Il aura raison de le signaler mais voici quelques éléments, volontairement omis au début de ce récit, pour expliquer la situation : si Dirk est issu d'une stricte lignée flamande d'entrepreneurs et vendeurs de carpettes, sa femme Liliane a une engeance plus équivoque. Demi-sœur de Ruud, comparse légendaire de Dirk dans toutes ses frasques et ce, depuis la grande école, dont les parents sont à moitié wallons depuis un second mariage (l'honneur n'en ressortit pas indemne), celle-ci parle donc français et notamment avec son fils et ses parents, ce qui a forcé Dirk à apprendre la vile langue des ratés et des chômeurs, et donc de communiquer avec son petit ainsi, car celui-ci rejette les origines de son père.

Après de longues minutes de silence et de paix relative dans les herbes folles du paysage terreux d'Artois, l'oreille toujours alerte au moindre signe de vie, le père se sentit obligé de réenclencher l'interrupteur du talkie, afin de briser l'absence totale d'activité autour de lui. Et que je ne suis pas habitué au calme de la campagne, et toi fiston, que je m'excuse pour ton GSM, que je t'en rachèterai un dès demain, d'ailleurs il se faisait vieux non, etc. Niels redoutait de toute son âme le moment où son père se sentirait la verve de se lancer sur des sujets où il pourrait laisser aller son franc-parler grivois. Ton premier coup c'est du passé ? Tu n'en parles pas beaucoup. Ou alors tu l'as dit à ta mère qui n'a pas jugé bon que je vienne te bassiner avec la fierté du père et moult accolades. Et l'alcool ? Le pétard ? Tiens-toi éloigné de tout ça mon fils et tu seras un homme digne, c'est de papy Rolph aussi ça. Tu l'aimes bien ton papy ? Moi, j'ai essayé de toutes mes forces, en vain. En vérité, parfois je me demande à quoi bon tous ces efforts. Tu comprends, emmerder le petit peuple contre vents et marées, grossir jusqu'à explosion, dépenser plus pour se justifier de gagner plus, l'appât, l'ambition, cela fait un bail que je n'ai pas mis le blaire dans la Bible. C'est d'être coupé de ce qui se meut sans cesse autour de moi qui m'empêche peut-être d'y voir clair et me divertit. On dit que l'important c'est les relations humaines, je m'en rends bien compte tu sais. J'aimerais passer plus de temps avec toi ou ta mère et ne pas seulement vous servir de vache à lait au moindre besoin matériel. J'ai l'impression de ne pas compter outre mes revenus, c'est peut-être ça ma crise tardive de la quarantaine, qui sait ? Cela me saute aux yeux comme à Pascal, tout est vain. Oh, tu ne devrais pas écouter ceci, tu es encore jeune, et l'espoir peut encore daller tes marches. Moi, je suis cerné. Je ne peux, malgré mon rang, que si peu pour la condition de mes semblables qui meurent et désespèrent chaque jour ; le temps est insaisissable, nous sommes des barques sans cesse ramenées vers notre passé comme dit Fitzgerald, tu liras ça peut-être plus tard, toi-même diverti du véritable duel, celui de la

petitesse de l'individu face à l'absurde, mais ce combat, n'est-il pas même absurde ? Oublie ce que je te dis, il faut vraiment faire cent cinquante bornes et se peeler le fion un matin à chercher du gibier dans les astres pour commencer à philosopher ? Mes années d'étude sont derrière moi, pour ce que j'y ai foutu, et ces discours du juste ne sont pas de moi. Adossé à un amas de rondins à déblatérer, j'en connais plus d'un qui auraient payé cher pour me voir en spectacle. Moi-même, je n'y crois pas vraiment en fait. On nait poussière et on redevient poussière certes, mais toute notre vie durant, on s'efforce à faire de chaque chose poussière. Tu ne m'as jamais vu ainsi, tu dois te dire, il divague, ça fait trente minutes qu'il n'a pas entendu un pot d'échappement, l'air pur vient lui détraquer le cerveau, oh tu peux avoir raison, je me suis toujours trouvé un peu fou d'avoir accepté cette vie. Alors je m'efforce de la rendre pas trop dégueulasse. Et si une ou deux personnes peuvent en tirer bénéfice plus tard, raconter que bon, une fois à la chasse avec mon père, je me suis rendu compte de deux ou trois choses alors qu'il ziguaît complet, comme moi en mon temps je le croyais ; alors, mon œuvre sera parfaite. Je n'aurais pas dû – Papa ? – ta mère, elle était décente mais jamais je n'aurais – Major Dirk ? – oui ? – Major Dirk, on nous signale la présence d'une bestiole poilue lancée au triple galop à dix heures côté route bovine sur gazon – BON DIEU DE MERDE FILS MATE-MOI CETTE SALOPERIE ! Dirk bondit de son refuge, verrouilla sa cartouche, posa le fusil à lunettes sur les bûches, cala la crosse contre son épaule, ôta la sûreté, visa en suivant du bout du canon la cible qui dévalait par le dessus un talus herbu. Qu'est-ce que c'est papa ? – J'en sais rien mais dans deux minutes ça monte au ciel et pas plus tard que ce soir c'est aux toilettes. La détente est pressée, la détonation retentit dans toute la lande et vient briser d'un coup de tonnerre la paisible cambrousse. Bordel j'ai jamais été bon de loin et ce verrou va m'empêcher de recharger avant qu'elle ne file cette pute ! – Attends, essaye avec la mienne. Dirk eut un flash, il était pénétré par une révélation lucide et divine : il revoit la scène dramatique du recul du fusil qui le fait chuter et manque de l'éborgner trente ans plus tôt. Non poule mouillée, mets-moi en joue cette horreur ! Il sait que ça n'est pas tant le résultat qui comptera (la mort de l'animal non identifié paraît inconcevable à ce stade de la partie, avec une telle ruine de fusil au canon de biais et un rejeton myro) mais le fait est que son fils prit ses balloches à bras-le-corps. Niels s'érigea, souleva la masse d'arme jusque son épaule, tremblant de tout son corps sous le poids de la culpabilité d'être le futur assassin d'une petite créature inoffensive, qui aura choisi son dimanche matin pour faire ses courses pour le terrier et auquel elle ne reviendra jamais, puis sous la pression patriarcale, appuya sur la détente, faisant une culbute en arrière comme son père s'y attendait, alors qu'un second coup de marteau de Zeus s'abattit sur le plat pays. La bête avait disparu, mais il n'en félicita pas

moins son fils d'avoir porté sa responsabilité si loin. Quand avec les jumelles, il revient sur la probable zone de disparition de l'animal, quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il vit au vent quelques poils immobiles, caressés par le vent au creux d'herbes folles encore humides.

– Niels je crois que tu l'as eu cette sale bête, putain viens voir !

Niels avait dévié son tir au dernier moment afin de respecter ses convictions profondes et pacifiques envers tous les êtres vivants, ou peut-être avait-il été simplement ébloui par un soleil salubre maudissant les étrangers et naissant d'entre les nuages mais c'était ce, sans compter sur le canon tordu de son arme. Il était atterré, ses jambes ne le supportaient plus, Niels ne voulait pas croire à un si terrible coup du sort. Ils remballèrent rapidement leur camp de fortune et se dirigèrent au pas de course vers la cible abattue. Comme entendu, à l'apparition de la fourrure dans son champ de vision, Niels tourna de l'œil sous le poids de la culpabilité et du remord. Maman ne rentrerait jamais plus à la maison les enfants. Dirk s'arrêta à quelques mètres du cadavre, se glaça d'effroi, entendit, comme il l'avait prédit en son for intérieur, sa petite nature de fils s'évaporer, et découvrit en lieu et place d'un lapin de garenne, sanglier, daim, chien errant passe encore, une jeune femme emmitouflée dans un manteau et une toque à poil brun, gisant à côté d'une bicyclette tombée dans un fossé à un mètre de là.

Je pense qu'il faut le vivre pour en parler. Sentir d'un coup tout le désarroi du monde vous tomber sur les épaules, comme trois tonnes de goudron sur un condamné. Vos pieds s'enfoncent dans la merde, votre sang fait un tour, vos zones de sudation rentrent en éruption, la petite goutte suinte sur la tempe et dégouline, vous comprenez que vous y êtes jusqu'au cou et toutes les explications que fournit votre esprit en délire – peut-être était-elle déjà là avant que l'on n'arrive, peut-être fait-elle un break et par soucis d'hydratation vient-elle laper les gouttes de rosée à même la fougère, peut-être bordel de merde – votre raison les plaque au mur cristallin de la réalité. Ce qui vous paraît être un mauvais rêve, votre raison vous expose par A plus B que ce n'en est pas un, et que vous êtes responsable, du moins en partie, mais non Niels n'est pas majeur, alors bordel c'est moi qui vais prendre Bagdad pour cette raclure, du meurtre sans préméditation, j'insiste, c'était un pur accident monsieur l'agent, d'une jeune et jolie jeune femme qui a décidé de piquer une tête dans la marée d'algue verte d'un chemin de campagne. Respire Dirk. Respire. Bon dieu de bon dieu de merde. Un nouveau trou de nez dans sa caboche. Deux c'était le bon nombre. Comment fais-je pour garder mon sang froid ? Je dois être né pour ça. Les grandes décisions et le changement c'est maintenant. La zonz se profile d'ailleurs à l'horizon monseigneur. Le plaidoyer, qu'est-ce que je vais dire ? C'est pas

moi, c'est la faute au fiston qui tirait avec une épave pas contrôlée ? Mais quel père digne aurait laissé dans les mains de sa progéniture une pareille arme de destruction massive ? Non ce n'est pas la véritable question monsieur le juge, mais que faisait en terrain de chasse – hors période agréée certes, et c'est là une faute que je reconnais – une dame vêtue comme une panthère à filer au nez et à la barbe de chasseurs expérimentés et sanguinaires ? La faute ne nous incombe pas à nous, Dirk et Dirk junior, messieurs les jurés. Pensez qu'on vous présente une liasse sous les yeux, et que vous vous en saisissez, il se fait que ce sont de faux billets alors on vous incrimine ? Je n'y crois pas et je m'en remets à votre clémence. Un gamin si jeune, un père si aimant, emmenant son petit découvrir les joies de la nature et le patrimoine culturel de nos régions, à l'heure où toutes les valeurs se perdent au bordel. Cela aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre vous, j'en suis intimement convaincu.

- Papa ?
- Dirk Junior, non Niels, garde les yeux fermés nom de nom, reste où tu es, je n'ai pas besoin d'un deuxième macchabée sur la conscience !
- Quoi ?
- Obéis pour une fois crétin !

Trouver une solution, rapidement. Peut-être vit-elle encore. Imbécile, une balle dans le ciboulot est un traitement radical contre les maux de tête et les défaillances. Plus de GSM dans le coin, oh non je ne vais pas me livrer si facilement, c'est le combat d'une vie qui recommence, et l'autre qui braille derrière, quoi encore ? Prends les fusils et rapporte-les à la bagnole idiot, je m'occupe du cadavre. Oh bon dieu, un cadavre. Un ca-davre. Niels reviens ! Rapporte-moi la petite pelle à côté de la roue de secours et dépêche-toi s'il te plait ! Voilà, je bascule tout à fait du côté obscur. Il y a une minute, je me rendais, j'avouais, et maintenant j'agis comme un tueur qui cherche à dissimuler les preuves et les morts. On est peu de choses bon sang... Venus comme on est, personne ne nous a vu. La voiture était cachée, qui se doutera que la même sera enterrée dans un fossé ici ? Je fourre la bicyclette avec dans un trou au milieu du champ à côté, j'y touche qu'avec des gants, merci et au revoir mémé. Donne la pelle, lance-la et t'approche surtout pas !

- Pourquoi ?
- Par-ce-que... parce que c'est pas beau à voir et que je veux pas que tu salisses la voiture.
- Mais t'es fier de moi du coup ?
- Ah ça, t'as fait du bon boulot oui... Pleine tête. Bien, maintenant tu vas prendre

notre bardas et le ranger dans la voiture, je t'appelle au talkie quand j'ai fini avec la bête, tu ne reviens pas avant et tu ne poses pas de question, va faire un tour ok ?

- T'es sûr que tout va bien ? Elle est encore en vie et tu dois l'achever ?
- Non Niels, laisse papa faire et va voir ailleurs si j'y suis.

Appuyant comme un bagnard sur sa petite pelle pliable, Dirk creusa son trou. Une trentaine de minutes plus tard, il le rebouchait. Niels était retourné du côté du bois et jouait à une guerre invisible du bout de petits bâtons. N'avait-elle pas assez tiré et fait de victime pour aujourd'hui, cette andouille ? Une fois la terre tassée grossièrement, quelques mottes d'herbe replacées au hasard pour donner à la nature son caractère sauvage et incongru, il rappela son fils et se mirent en route vers le véhicule avec lequel ils étaient venu jusqu'en enfer. Arrivé au bord du Styx, la barque de Charron avait disparu.

- Niels ?
- ...
- Les clés, Niels.
- ...
- BON DIEU D'ENCULÉ DE CONNARD DE FILS DE PUTE A LA MORDS-MOI LE NOEUD, COMBIEN DE FOIS JE T'AI DIT DE NE PAS OUBLIER LES CLÉS SUR UNE PORTE.
- ...
- C'est rien, papa a eu une journée difficile, ça va passer.
- ... et la belette ?
- La belette ?
- C'était pas une belette que j'ai tiré ?
- Ta gueule. Ta gueule à tout jamais assassin.
- Assa
- Tut.

La matinée, malgré le froid, la brume et l'humidité de l'air, était belle et bucolique. Mars évoque le retour des petites mésanges qui viennent gazouiller de ci de là sous les regards mi-clos de premières floraisons. Dirk mit un point final à cette discussion par un revers d'une tartine de doigts. Ils marcheraient jusqu'à la première bâtisse, s'embarqueraient sur une galère, reverraient peut-être un jour le pays qui les a vu naître, Inch'Allah comme on dit sous nos nouvelles latitudes. Niels aura du poil de ragondin sur les joues, moi une canne et quelques tumeurs, il aura fait sa première fois avec un homme, j'aurai lutté en vain contre les

flots de merde qui se seront répandus sur notre nom. Mes parts, mes biens, liquidés. Nos âmes au diable, vendues. D'un coup, il fait plus chaud sous ce soleil, Satan.

09:37 – NOS COEURS À NOS MÈRES, NOS BITES AUX PUTAINS
ET NOS TÊTES À DEIBLER

Acte III

Scène I

*Un arrêt de bus en rase campagne, à la sortie d'un petit hameau.
Un jeune homme est assis et un second le rejoint par la gauche de la scène.*

JEAN-MICHEL. – 'esh gros

JEAN-ABDELKRIM. – bien ou bien ?

[L'auteur se permet ici un petit aparté : le langage familier mêlé d'argot, de verlan ou de xénisme n'est pas nécessairement aisé à la lecture et compréhension de tous, c'est pourquoi, par facilité et pour ne pas inonder les pages de notes et traductions afin de ne pas laisser le lecteur désarmé face aux paroles de ces deux personnages, il a trouvé préférable d'intégralement traduire leur conversation en français courant, mais reprenons]

JEAN-MICHEL. – Salut

JEAN-ABDELKRIM. – Ça va mon pote ?

JEAN-MICHEL. – Ma parole frère, ça fait des jours que je l'attends ce bus, jamais j'y serai à l'heure au match !

JEAN-ABDELKRIM. – Reste tranquille mec, c'est dimanche, tu peux comprendre qu'un chauffeur ait autre chose à foutre que conduire tes chicots jusque Bapaume.

JEAN-MICHEL. – J'en peux plus d'attendre, je deviens fou malade.

JEAN-ABDELKRIM. – C'est ça le commun de l'homme, l'attente et l'incertitude...

JEAN-MICHEL. – Mets ta philo en veilleuse un peu Abdel, tu veux ?

JEAN-ABDELKRIM. – Moi, je te dis juste de relativiser mon pote, y'a des choses plus graves qu'un bus qui ne vient pas. Tu pourrais te faire manger le fion par une tumeur ou te faire mordre les bourses par un cobra comme mon oncle Momo.

JEAN-MICHEL. – Où t'as vu un enulé de ver de terre avec des dents ici ? T'as vu le temps qu'i fait ? Il fait deux mètres, roule dans la boue et il se noie ton bazar. C'est pas le Maghreb ici. Le soleil tu l'as vu ? Bah pas moi. Les gonzesses du Club Vacances qui bronzent leur petit cul sur le sable chaud ? Ça me dit rien perso. Une fois j'suis allé à Berck, j'ai vu des choses

que j'aurais jamais dû voir mon frère... Des thons en slip de bain à même la plage.

JEAN-ABDELKRIM. – La vérité Michel, arrête de me parler du bled, je suis un des vôtres maintenant. Ça fait quoi ? Dix-huit ans que j'suis arrivé ici ? Je suis aussi exaspéré que toi de ne voir que du plat sans rien qui se dessine à l'horizon. Quand on est jeune ici, on peut pas parler d'avenir ici. L'avenir, c'est quand tu avances, et ici on régresse, on recule. Tu veux devenir un bouseux comme ton père, très bien, moi on m'a raconté des trucs, des trucs qui te retourneraient le cerveau mon gars.

JEAN-MICHEL. – Ça je le vois Abdel, depuis que tu vas à la fac, t'es changé mec...

JEAN-ABDELKRIM. – Et pourtant, la vérité que j'ai même pas d'inscription. Tu rentres et tu sors, comme dans un magasin, personne te demande le ticket de caisse. J'ai même l'impression de voler de la culture parfois...

JEAN-MICHEL. – Ça doit sûrement être rentable pour eux quelque part, sinon ça existerait pas.

JEAN-ABDELKRIM. – Mais comme la fois où un rat à lunettes de la classe, il se lève et il dit comme ça : « est-ce que vous croyez pas m'sieur, sauf votre respect, qu'une bonne petite révolution bougerait le cul de ces instances qui se nourrissent sur le dos des honnêtes travailleurs marxistes¹ ? » quand un autre y répond tout de go en levant le poing « à mort le patronat et le libéralisme – je pensais que c'était un courant de bouquins encore mais faut croire que non – il faut sortir ces fascistes de leur aisance » et d'autres s'inquiétaient « comme Staline disait, je crains que ce ne soit pas possible de faire une omelette sans casser des œufs... » ou évoquaient Lénine et l'impossibilité de faire la révolution avec des gants blancs. Moi je pense aussi qu'il faut faire quelque chose.

JEAN-MICHEL. – Comme attendre le bus pour Bapaume ?

JEAN-ABDELKRIM. – Pfff, mais non triple macaque. Agir, faire un putsch, marquer le coup quoi !

JEAN-MICHEL. – Je vois pas le rapport avec faire un potjevleesch².

JEAN-ABDELKRIM. – T'es vraiment le plus débile des forains du coin. Mais attends ton bus comme un clampin, ça sera comme la fois où t'as attendu Jennifer en vain et qu'au final c'est ton frère qui l'a raccompagnée.

JEAN-MICHEL. – M'en fous, il est en prison cet abruti maintenant.

JEAN-ABDELKRIM. – Mais t'as pas compris que si c'est pas lui c'est le premier venu qui

1 Lire ici « marxistes » bien entendu, le personnage n'étant pas très au fait des doctrines existantes et de leur nomenclature précise

2 Le putsch n'est à pas confondre avec le potjevleesch, plat typique du Nord de la France et des Flandres, souvent abrégé en « potje » (prononcer « potsch »), d'où la confusion du personnage.

viendra lui saquer dans la volière à la petite ?

JEAN-MICHEL. – S'il te plait madame l'assistante sociale, tu peux me laisser gérer mon business avec les poules tranquille ?

JEAN-ABDELKRIM. – N'empêche que je l'ai vu partir du magasin ce matin et c'était pas pour sonner chez ta mère.

JEAN-MICHEL. – Parce que moi c'était chez la tienne que je sonnais tantôt.

JEAN-ABDELKRIM. – Du calme, on avait dit pas les mamans, c'est ma faute, je m'excuse. N'empêche Michel, si tu fais rien, t'étonnes pas qu'un jour elle parte avec un autre type. Déjà que ton frère a failli te la souffler une fois.

JEAN-MICHEL. – Qu'il essaye encore depuis sa prison cet abruti.

JEAN-ABDELKRIM. – Mais fais quelque chose, invite-la, va lui parler au moins ! Ils sont des dizaines chaque matin, huit heures tapantes, à l'ouverture, pour profiter du sourire jusqu'aux oreilles qu'elle offre aux fidèles. T'imagines bien qu'une poulette bien roulée comme Jennifer, dans un patelin où tout le monde se connaît et se coltine sa grosse dégarnie depuis des piges, ça fait mouche non ? Là aussi mon pote, faut que t'agisses avant que le premier poltron friqué passe en Audi et la ramasse. Tu peux pas laisser un joli petit lot comme ça, c'est criminel.

JEAN-MICHEL. – Mais tu comprends pas les femmes toi, gros naze. Je suis dans sa tête, j'ai pas besoin de faire quoique ce soit, elle viendra d'elle-même. Elle se fout de ces pauvres types et de leur fric. Depuis la primaire, elle aime les romantiques.

JEAN-ABDELKRIM. – Et depuis la primaire tu lui as pas parlé, tu vois le problème ?

JEAN-MICHEL. – Toi ton problème, c'est que tu vois le feu partout mais que tu te caresses pas moins les couilles que ceux que t'engueules.

JEAN-ABDELKRIM. – Moi j'ai le bac au moins.

JEAN-MICHEL. – Je vois pas du tout ce que ça vient faire là.

JEAN-ABDELKRIM. – Moi j'attends pas le bus comme un demeuré.

JEAN-MICHEL. – Et t'attends quoi au juste à un arrêt de bus, monsieur l'rat des villes ?

JEAN-ABDELKRIM. – Bin, je suis venu voir comment qu't'allais premièrement et comme je savais que tu serais là, je me suis dit, tiens Jean-Abdelkrim, pour tes idées de révolution, est-ce que t'as pas besoin d'un bras-droit ? Quelqu'un de fidèle et fiable avec qui tu peux épancher ta soif d'action et ton désir de changement. T'étais tout trouvé.

JEAN-MICHEL. – Et tu crois que je vais te suivre dans tes délires ?

JEAN-ABDELKRIM. – Tu peux toujours attendre ton bus. Les caravanes passent et les chiens aboient.

JEAN-MICHEL. – ... Quoi ?

JEAN-ABDELKRIM. – Ouais, je sais pas si dans le contexte c'était bien utilisé mais passons, tu veux que je t'explique mon plan ?

JEAN-MICHEL. – Nan.

JEAN-ABDELKRIM. – Mais si, tu veux, le changement c'est maintenant qu'ils disent tous !

JEAN-MICHEL. – C'est toujours non.

JEAN-ABDELKRIM. – Moi, président, je te parlerai d'une révolution pas pour tous parce qu'avec les zouaves qu'on se traîne ici, je sais à quoi m'en tenir et c'est en ça que je suis au-dessus des autres complotistes. J'vais y faire une révolution mais que pour quelques-uns, histoire de donner du confort à ceux qui le méritent vraiment. On le retire à ceux qui l'ont, on le donne à ceux qui le veulent et les autres, pour eux, bin c'est la même merde qu'avant, rien qui change. Y'aura toujours des mongols à côté de leurs pompes et ça, je l'ai compris moi. Il faut pas chercher à faire avec tout le monde, seulem

JEAN-MICHEL. – Et mettons que je sois un mongol ?

JEAN-ABDELKRIM. – Mais dis pas de conneries, tu veux pas attendre des bus toute ta vie ? Des Jennifer, c'est pas une mais des centaines que tu pourras te payer avec mon plan. Plus besoin d'aller à la caisse du supermarché pour lui parler, elles viendront à toi.

JEAN-MICHEL. – Et c'est quoi l'arnaque du coup ?

JEAN-ABDELKRIM. – C'est pas vraiment une arnaque...

JEAN-MICHEL. – Tu veux être adopté par un milliardaire saoudien parce que t'as le même teint que lui ?

JEAN-ABDELKRIM. – C'est raciste ça Michel. Non, attends, c'est quoi le nerf de la guerre mon gars ? De nos jours c'est l'argent ! Et qu'est-ce qui fait tourner l'industrie et toutes les usines et voitures ? Le pétrole ! Et l'essence, ça vaut masse d'argent non, tu vois où je veux en venir ?

JEAN-MICHEL. – J'en ai bien peur... Le Saint-Urbain ?

JEAN-ABDELKRIM. – Exact ma caille.

JEAN-MICHEL. – Tu veux vendre de l'essence au Saint-Urbain ?

JEAN-ABDELKRIM. – Andouille, je vais lui vider sa caisse à cet enclulé de capitaliste et j'vais lui voler son essence pour m'faire des couilles en or !

JEAN-MICHEL. – Tu lui en veux à mort à Patrick depuis qu'il a refusé que tu joues latéral sous prétexte que c'était pas dans la direction de La Mecque...

JEAN-ABDELKRIM. – Vengeance ! Sus au malin !

JEAN-MICHEL. – Et comment tu comptes t'y prendre pour y aller ? C'est à trois kilomètres

d'ici au moins déjà, ensuite, comment tu vas le convaincre de te donner sa recette ? T'as pas d'arme, pas de gras ou de muscle et encore moins la tête de turc de l'emploi.

JEAN-ABDELKRIM. – C'est pour ça que je compte sur toi.

JEAN-MICHEL. – Pour trouver des armes et une berline blindée ? On a même pas le permis j'te rappelle.

JEAN-ABDELKRIM. – Peu importe les moyens, ce qui compte c'est la fin.

JEAN-MICHEL. – Ah je connaissais pas cette variante, t'es malade des proverbes ou quoi ? J'ai bien un Opinel à la maison mais pas de quoi dégonfler un gars...

Retentit un coup de fusil derrière le décor.

JEAN-ABDELKRIM. – C'est quoi cette connerie ? On dirait un coup de feu, la chasse est finie depuis au moins deux semaines non ?

JEAN-MICHEL. – Aucune idée monsieur le préfet.

JEAN-ABDELKRIM. – Bon, on s'en fiche. T'es avec moi sur ce coup ?

JEAN-MICHEL. – Laisse moi réfléchir ... Non.

JEAN-ABDELKRIM. – Pour une fois que je te demande un truc, qu'on fait quelque chose ensemble !

JEAN-MICHEL. – MAIS ON FAIT TOUJOURS TOUT ENSEMBLE ! LES GENS CROIENT MÊME QU'ON EST HOMO TELLEMENT ON EST ENSEMBLE ! TU M'EMMERDES TOI ET TES PLANS DE CON ! TU VOIS PAS QUE J'ATTENDS UN BUS QUI VIENT PAS ET QUE JE VAIS ENCORE RATER LE MATCH DE CET APREM ! ET TOI, PENDANT CE TEMPS, TU VIENS ME SAOULER DE COUPS FOURRÉS FOIREUX ET VAS-Y QUE J'TE JOUE LES COCO BEL OEIL A BRAQUER PATRICK ET QUE J'PARS AUX CARAIBES DES ANTILLES ! REDESCENDS ABDELKRIM, LA FAC C'EST PAS LA VRAIE VIE ! ICI C'EST LA GALÈRE ET LA MISÈRE ET TU DOIS ACCEPTER QUE CHAQUE JOUR, UN FOSSOYEUR RAJOUTE UNE BONNE GROSSE PELLETE DE MERDE SUR TA GUEULE ! ACCEPTE.

Un silence.

Excuse moi, il fallait que ça sorte...

JEAN-ABDELKRIM. – Non mais t'as raison...

JEAN-MICHEL. – Quoi, t'es homo ?

JEAN-ABDELKRIM. – Non, ça j'en sais rien mais

*Un deuxième coup de fusil retentit nettement
cette fois.*

Mais c'est quoi ce bordel ? C'est juste derrière non ? (à derrière) OH ! FAITES LA PAIX

LES GARS! (*à Jean-Michel*) Tu disais ? Ah oui, je sais que je me monte un peu le bourrichon avec ces histoires de révolution mais bon sang, faut sortir de cette panade, tu penses pas ?

JEAN-MICHEL. – Si, bien sûr Abdelkrim, mais je pense pas que ça soit en trainant à l'arrêt de bus à griller des cigarettes magiques que ça fera avancer les choses.

JEAN-ABDELKRIM. – Pour sûr...

JEAN-MICHEL. – Maintenant, allons voir d'où viennent ces tirs. De toute façon c'est dans la direction de Bapaume.

JEAN-ABDELKRIM. – Et du Saint-Urbain.

JEAN-MICHEL. – Tais-toi nom de Dieu, je vais pas y aller à pieds mais j'espère trouver quelqu'un qui puisse me conduire là-bas. Donne-moi la dernière latte, enflure.

Ils sortent en marchant vers la droite, longeant la départementale.

SCENE II

Une sortie de route, le long de la départementale, où se trouve garé un quatre-quatre derrière de hauts buissons. Jean-Abdelkrim et Jean-Michel rentrent par la gauche de la scène et s'approche d'un chemin boueux bordé de murs de feuilles.

JEAN-ABDELKRIM. – Si c'est des chasseurs, ça venait de par au fond du sentier... Tiens, voilà leur bagnole.

Il s'approche.

JEAN-MICHEL. – Wowowo où tu vas comme ça ?

JEAN-ABDELKRIM. – Bah je vais voir leur véhicule quoi !

JEAN-MICHEL. – Nan mais t'as pas vu la merdasse que c'est par terre ?

JEAN-ABDELKRIM. – Ah... J'm'en fiche, on sait pas ce qu'on peut y trouver.

JEAN-MICHEL. – Jamais j'mets mes baskets là-dedans, t'as vraiment aucun respect de toi-même.

JEAN-ABDELKRIM. – Mais qu'est-ce que tu racontes encore gros peintre ?

JEAN-MICHEL. – J'entends d'ici ta mère : « Abdel-K, où est-ce que t'as encore été trainer tes semelles pleines de crotte ? Partout où tu passes tu laisses ta trace mon fils, un vrai petit

clébard ! »

JEAN-ABDELKRIM. – Pffff, je dirai que j'étais passé chez toi ramoner ta mère, forcément comme t'es un bouseux, j'avais les pieds dans un champ.

JEAN-MICHEL. – Ma parole Abdel, tu veux qu'on se la donne ?

JEAN-ABDELKRIM. – Excuse-moi, c'est plus fort que moi. L'autre jour à la fac, on sortait d'un cours de psycho, j'parlais avec des mecs, et là, je commence à pas écouter et ils rigolent de ma sœur, j'y décoche un uppercut du droit et ils me regardent comme un fou : en fait le gars voulait juste être masseur et pas se taper ma sœur, j'étais aux fraises complet.

JEAN-MICHEL. – Là, comme t'es parti, t'es aux champignons mon pote. Tu vois quoi ?

JEAN-ABDELKRIM. – Bah c'est un quatre-quatre qui pue le fric. Tout équipé et intérieur cuir.

JEAN-MICHEL. – Non mais ça je le vois d'ici gros malin, je veux dire, au fond du sentier tu vois quelque chose de bizarre ?

JEAN-ABDELKRIM. – Nan, personne.

JEAN-MICHEL. – Bon, affaire clause, tirons-nous. Si c'était des chasseurs ils se sont paumés et veulent pas rentrer bredouille et ont donc buté une ou deux bestioles, y'a pas mort d'homme. Allez viens, on y va.

JEAN-ABDELKRIM. – Attends...

JEAN-MICHEL. – Abdel, à rester comme ça dans la boue tu vas en perdre tes godasses.

JEAN-ABDELKRIM. – Jean-Michel, tu vas pas le croire.

JEAN-MICHEL. – Bin quoi ? T'as vu la Vierge noire ?

JEAN-ABDELKRIM. – Nan mais c'est un putain de signe de Dieu.

JEAN-MICHEL. – Accouche frère, j'te rappelle qu'on va jusqu'au Saint-Urbain pour voir si quelqu'un peut m'prendre en covoit' et que j'ai match cet aprem moi !

JEAN-ABDELKRIM. – Ton match on oublie mon pote. Si je te dis que dans cinq minutes on y est à ton Saint-Urbain tu dis quoi ?

JEAN-MICHEL. – Que t'es chauffeur de bus maintenant ?

JEAN-ABDELKRIM. – Y'A LES PUTAINS DE CLÉS SUR LE QUATRE-QUATRE
JEAN-MICHEL !

JEAN-MICHEL. – Putain ouais, t'as raison ! Merde alors ! Tirons-nous vieux, si elles sont dessus c'est qu'ils sont pas loin ! Et si c'est des chasseurs, ils sont armés... J'veux pas finir comme un de ces lapins que je vois au marché.

JEAN-ABDELKRIM. – « La marche des vertueux est semée d'obstacles qui sont les entreprises égoïstes que fait sans fin surgir l'œuvre du Malin. » Michel, c'est un signe que

nous devons, aujourd'hui, nous lancer dans notre révolution. Je suis formel.

JEAN-MICHEL. – Abdel, j'ai bien peur que tout ça ne te monte à la tête et que tu perdes les pédales.

JEAN-ABDELKRIM. – Monte dans la bagnole.

JEAN-MICHEL. – Et tu fais quoi des chasseurs ?

JEAN-ABDELKRIM. – Leurs fusils sont dans le coffre, ils sont partis chier des groseilles ou cueillir de quoi agrémenter leur diner mais tout leur attirail est là.

JEAN-MICHEL. – Je suis vraiment pas sûr que ça soit une bonne idée...

JEAN-ABDELKRIM. – Ah mais en fait t'es une tapette ? Tu m'étonnes que les gens s'interrogent sur ton compte. Je te donne l'occasion de montrer à tout le monde que t'en as dans le benouz³ et tu prends tes jambes à ton cou.

JEAN-MICHEL. – Mais je veux pas rejoindre mon frangin en taule tu comprends ? Il va encore me faire des brûlures indiennes !

JEAN-ABDELKRIM. – Monte.

JEAN-MICHEL. – Ça va chercher dans les combien ça, vol de voiture et détention d'armes ? Vingt ans ? J'aurais presque quarante berges, j'pourrais dire que j'ai bien vécu, sans avoir connu le plaisir de la chair ou du moins pas avec une femme, tout ça parce mon pote pète un plomb en voyant un quatre-quatre ouvert sur le bord d'une route. Je m'embarque pas dans ta galère Abdel.

JEAN-ABDELKRIM. – Et si t'es à Bapaume avant quinze heures ?

JEAN-MICHEL. – Mais tu sais même pas conduire idiot !

JEAN-ABDELKRIM. – Si ton père rentre ivre mort en tracteur tous les soirs, je peux conduire ce truc, je suis pas plus con que lui. En plus, j'ai le bac.

JEAN-MICHEL. – Mais d'où le bac... J'abandonne.

Jean-Abdelkrim baisse son pantalon de survêtement et enlève des collants qu'il portait au dessous.

JEAN-ABDELKRIM. – Tiens, mets-ça.

JEAN-MICHEL. – C'est quoi cette merde encore ? Un collant ? D'où tu sors ça ?

JEAN-ABDELKRIM. – C'est à ma mère, j'en porte toujours en dessous de mon jogging quand il fait froid. Enfile-le sur la tête, j'ai vu ça dans les films de gangster, c'est pour pas nous reconnaître. Voilà... comme ça.

JEAN-MICHEL. – Tu crois sérieusement que je vais enfiler ce truc dans lequel tu sues

3 Caleçon [J'ai décidé de laisser ce terme pour la tension dramatique]

depuis je sais pas quand, sur la tête ? En plus regarde-toi, t'as l'air d'un énorme crétin avec les petites jambes qui te retombent dessus, on dirait un lapin tout moisi !

Il rit.

JEAN-ABDELKRIM. – Ta gueule Jean-Mifel, fe fais pas gâfer la fanfe de ma fie pafce que tu veux rester ifi à fouer avec ton caca fusque la fin de tes jours ! Fi tu feux chanfer ta fie, rentre dans la pilule de tôle bleue. Sinon dégage et rentre à pattes.

JEAN-MICHEL. – Tu veux pas juste me déposer au Saint-Urbain ? Comme ça tu le dévalises et moi je vais à Bapaume ?

JEAN-ABDELKRIM. – Y'a des fusils et des munitions, ils vont prendre peur, fa craint rien du tout Michmich !

JEAN-MICHEL. – Montre voir ? Si je viens, tu me donnes le joli et tu gardes le moisi ?

JEAN-ABDELKRIM. – En éfanfe tu mets la cagoule ?

JEAN-MICHEL. – En échange, après ce bordel, on oublie tout et on va au stade ?

JEAN-ABDELKRIM. – Allez, monte mon lapfin. Après, fe ferai de toi un homme.

JEAN-MICHEL. – Euh... quoi ?

Ils montent dans le véhicule, Jean-Abdelkrim démarre et emboutit une souche devant lui.

Ah mais en fait tu sais même pas faire une marche arrière pour sortir de là ?

JEAN-ABDELKRIM. – Fut, fe me concentre !

Il passe plusieurs vitesses, cale, redémarre puis réussit à sortir du sentier et rallie la grand'route.

SCENE III

Jean-Abdelkrim et Jean-Michel sont assis à l'avant d'un quatre-quatre roulant à petite vitesse sur la départementale.

JEAN-ABDELKRIM. – Je t'explique lentement le plan de route.

JEAN-MICHEL. – Si c'est aussi lentement que notre allure, je devrais pouvoir suivre.

JEAN-ABDELKRIM. – Ecoute, je peux pas mettre sur pieds sur un plan infallible et appuyer sur des pédales. Et au moins on se fera pas arrêter pour excès de vitesse.

JEAN-MICHEL. – L'inverse n'est pas dit par contre. Mais donc, tu m'as bluffé, t'as pas de

plan pour le braquage ?

JEAN-ABDELKRIM. – Non... enfin si, mais j'ai jamais été aussi loin dans sa conception. Je croyais que ça resterait un fantasme mais grâce à Dieu...

JEAN-MICHEL. – Oh bon sang... Je refuse d'y aller, ça va être un carnage. Toi et moi on a jamais tiré avec un fusil, rendons la bagnole tant qu'on le peut encore Abdel, pitié.

JEAN-ABDELKRIM. – Une véritable lope de première en fait... Bon écoute, voilà ce qu'on va faire. Tu charges les fusils le temps qu'on arrive. On se gare en plein milieu sur le parking, on laisse les portières ouvertes pour repartir plus facilement, les clés sur le contact, comme ça pas d'embrouille du genre « c'est toi qui a les clés mon chéri ? »

JEAN-MICHEL. – T'as raison de simplifier tout au maximum.

JEAN-ABDELKRIM. – C'est ça l'avantage de savoir avec qui on fait équipe ! Je rentre par derrière et toi par devant en mettant tout le monde bien en joue, les mains en évidence en gueulant comme des putois et moi dans leur dos, je fais gaffe que personne ne s'échappe. Je rentre comme un dingue, vide la caisse et on repart sans accrocs. Pas de mort, pas de coup tiré, on abandonne la voiture à Bapaume et après le match, on avise. De toute façon on sera plein aux as, tu connais les recettes de Patrick le dimanche midi non ?

JEAN-MICHEL. – C'est poulet-frites dans le panier à salade ? Et tu crois pas qu'une fois partis, tous les flics de la région rechercheront un quatre-quatre bleu avec deux glands aux oreilles de lapin dedans ?

JEAN-ABDELKRIM. – C'est pour ça qu'on abandonne la caisse une fois garé au stade ! Va retrouver le proprio d'une bagnole dans un gradin comble !

JEAN-MICHEL. – Hmm... ça se tient, c'est ça le plus triste.

JEAN-ABDELKRIM. – Appelle-moi The Genius mon pote !

JEAN-MICHEL. – En attendant garde un œil sur la route, à ce train-là on est pas au Saint-Urbain avant midi...

JEAN-ABDELKRIM. – Occupe-toi des fusils, recharge-les, on y est presque.

JEAN-MICHEL. – J'espère que celle-ci te pétera pas au nez, elle a tout l'air de la pétoire galeuse du troupeau.

Il rit.

Ça me rappelle cette blague nulle, tu sais, pourquoi les belges partent toujours aux toilettes avec un fusil ?

Silence.

Pour tirer la chasse.

Ils sortent.

FIN ACTE III

10:25 – SIGMUND FREUD SUCE DES NOEUDS

« Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite se dessèche. »

Psaume 137:5

« Je m'arrêtais dans le petit bled de ... et quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je vis à la caisse de leur petit supermarché de campagne, avec du purin sur le tapis d'entrée et encore de la chiure sur les œufs et même sur les légumes, un joli petit lot. J'aime assez dénicher des merveilles. En fait, c'est mon métier. N'allez pas croire monsieur, que je suis découvreur de talent, ou que je recherche des modèles pour la ville, pas en si basse campagne, non. Je chine, tout simplement. Je suis antiquaire, voilà tout. J'ai installé ma femme et mon fils unique au milieu d'un fourbis pas possible, de meubles d'accord, mais avec encore tout leur contenu, de bibliothèques remplies de volumes poussiéreux, vous imaginez bien, de services vaisselles, de garages intégraux avec des établis et leurs outils, des bicyclettes et j'en passe et des meilleurs. J'ai l'œil comme on dit tout simplement. Alors je transitais entre telle ville et une autre, un décès dans la famille ? Des biens à liquider ? On avait mon numéro et j'arrivais entre deux affaires pour estimer la vente... Du beau mobilier oui. En chêne cérusé des années 40, un salon avec buffet et table à manger en bon état, mais passons. Je m'arrêtais donc.

« Je suis dans ce petit bled de ... et c'était bien la première fois monsieur, ça je puis le jurer. J'habite avec ma femme et mon fils, plus loin, du côté de la côte quoi. Le Touquet, Montreuil, Campigneulle, je suis de Berck moi à l'origine... Ah, vous connaissez ? C'est cela même, Campigneulle-les-petites. Un joli petit terrain avec un long jardin sur la sortie quand on va vers Saint-Josse, juste avant un pâturage où ruminent les vaches. Et des sacrées hein ! Et les cerfs-volants, vous les avez vu au moins une fois si vous connaissez le coin, non ? Ça me rappelle quand j'étais gosse moi... C'était la maison de mes parents oui, ils sont en retraite maintenant, au soleil et sous sa chaleur, parce qu'ici, on en rigole... Dans nos cœurs qu'elle est on dit, n'est-ce pas ? Je ne sais plus bien de quoi j'avais aussi absolument besoin pour m'arrêter. Je suis d'habitude toujours au plus court. Le temps c'est de l'argent, mon père me l'a toujours répété et en antiquités pas moins qu'ailleurs. Il m'a obligé à reprendre son commerce en partant, et il m'a fait racheter son lot de saloperies dans un grand hangar à Montreuil, de sorte qu'il me manquera jamais de bidules pour aller brocanter quoi... S'il m'a fait un prix ? Je pense même qu'il m'a fait payer des intérêts et mes frais de scolarité en douce, c'était plutôt

son genre vous voyez ? Le bon vendeur par excellence comme disait ma mère, celui qui ne perd jamais le Nord ! Mais je n'allais pas refuser ça à mes parents, ma vieille, ça aurait été un coup dur pour elle, d'autant qu'à leur âge il faut éviter les ménager. Et puis ça a payé une partie de leur maison sur St-Valery, alors l'un dans l'autre, on se rend service... Ah non pas le Sud de la France, non, ils sont à une quarantaine de kilomètres tout au plus. Ils voulaient voir la mer, car de Campigneulle, même en plissant les yeux les jours clairs, on n'y voit goutte. Avec tout ça, ils ont quand même changé de département et au niveau sécurité sociale ça a été tout un bazar, mais on y est arrivé... À ma femme ? Je lui ai dit que les acheteurs avaient besoin de réfléchir et qu'il valait mieux que je reste quelques jours à l'hôtel pour éviter des allers-retours inutiles. Elle s'occupe de mon fils en bas-âge, elle n'a pas le temps de vérifier mes emplois du temps, aussi je me permets de rester aussi vague que possible histoire de garder un peu d'air. C'est important pour un mariage d'avoir sa petite liberté en tant qu'homme, vous ne pensez pas ? Non, je n'ai pas dit « libre » comme vous l'entendez, juste, garder un peu de mou sur la laisse qui est à notre cou. Elle est du genre un peu castratrice si je puis dire.

« Et j'étais arrêté au village de ... quand je lui disais tout ça. Superbe lot, je n'ai rien inventé, j'avais tout vu le matin... Pas seulement la fille non, le mobilier. Et l'hôtel était juste en face du supermarché, alors j'y suis sans doute descendu pour y acheter quelques bricoles, de quoi grignoter, car au soir on m'a recommandé la gargote du St-Georges sur la place, à droite de l'église. Pas mauvais du tout ! Alors dans mon panier, j'y mets quelques petits écoliers et une bouteille de lait, comme pour faire un goûter quand j'étais même quoi. Et j'arrive à la caisse. J'avais rien calculé et je me retrouve en face de cette fille... Pour vous dire, ma femme, je l'ai rencontrée dans un accident. Elle a embouti le pare-chocs de ma camionnette, un soir que je rentrais des courses d'Arras. Elle avait pas d'assurance, m'a prié de la suivre chez elle qu'on discute de ça posément et m'a mis le grappin dessus. De là à dire que le mariage était calculé, pour moi, il n'y a qu'un pas, même si tout son entourage me réproouve. Autant vous dire que je ne les supporte pas, des escrocs, des vendeurs au porte à porte, de la canaille quoi. Et ça m'a plu de la sortir de là, je me sentais chevaleresque. Bon, elle passe encore sa vie au téléphone avec sa famille mais bon, je ne vais pas lui couper ses racines à cette petite fleur hein ? Elle était d'Outreau ou Wimereux, je confonds toujours. De son coin, par temps clair on peut voir les falaises de l'Angleterre, c'est autre chose que chez nous quand même, le charme local comme on dit... Et la petite ? Directement, je pose mes deux-trois articles sur le tapis roulant, comme on fait, je ne l'avais toujours pas vu. Je suis pas de ce genre d'homme à me mettre au caisse avec l'employée la moins repoussante... J'en

connais, j'en connais oui ! Non, là, je flânais, un peu comme à mon habitude. Elle me dit que je suis un rêveur moi, c'est vrai non ? Oui, chacun y voit les choses. Mais le tapis défile et vient mon tour et j'entends sa voix fluette me réveiller. « Oui, pardon ? » que j'y fais quand je reviens à moi, « quatre euros et vingt-deux centimes monseigneur » qu'elle me répond. Et là, toute la misère de mes yeux tombe dans les siens, maquillés vous savez, bien noirs, avec du crayon comme une féline et le regard rieur, puis je dévale son nez pointu comme une piste enneigée qu'est son teint pâle, je rebondis sur les petites lèvres charnues qu'elle a colorées, et là c'est la chute en tête du peloton monsieur ! J'ai sauté par-dessus les lignes souples et courbes de son visage pour m'écraser le long de sa gorge découverte et son décolleté à damner tous les saints de la création. Le petit tablier de l'enseigne noué au-dessus des hanches, je lui ai dit, c'est comme ça que je t'ai connue et c'est comme ça que je te préfère. A côté de ça, ma femme passe pour la dernière des pécores quand elle fait la cuisine avec le sien. Et puis une manière de dire les choses... « Quatre euros et vingt cents, mon bon monsieur » comme si elle roucoulait de bonheur de me soustraire cette somme pour de si menues denrées qu'elle avait déjà passées au crible. S'il aime les petits écoliers, c'est que c'est un grand enfant, quelqu'un de jeune dans son esprit, le lait c'est sans doute pour ses os qu'il n'a pas encore fini de raffermir ? Oh, je ne sais ce qu'elle a pu penser de moi si vite. J'ai été incapable d'émettre un son intelligible. Sous charmes et chocs... Vous reprenez le même ? Patrick ? Ressers-nous deux Picon-bière tu veux ? Vous dîtes ? Combien de temps... Ça doit bien faire une semaine oui. On vient là parce qu'en ville, la demoiselle a peur des bruits. C'est que je la comprends, dans les petits bleds comme ici, ça court vite hein ? Et puis Patrick a quelques chambres à l'étage. Normalement il ne fait plus le gîte, les inspecteurs de l'insalubrité sont passés un matin il m'a raconté, et depuis il ne peut plus que servir des bières et de l'essence mais moi je l'arrose assez alors il me laisse monter avec la petite quoi... Je sais pas ce que dirait ma femme en nous voyant. En fait, je ne pense plus à elle. La petite me pousse pour qu'on mette les bouts. Elle n'a que ce mot là à la bouche. Je sais que dans ma situation c'est pas raisonnable, mais dans la mesure où j'ai quelques économies et un hangar où la cacher dans un premier temps, je me dis pourquoi pas. La nuit porte conseil comme on dit, seulement la nuit, pensez, on ne la passe pas à discuter... Elle en veut pour son âge et son argent dis-donc. D'habitude, du soir au matin, mais aujourd'hui c'est dimanche alors elle devrait arriver là.

« Au pire je m'arrêterai au village de ... et j'irai la chercher à la fin de son service et nous partirons sans mot dire. Son père est le patron du supermarché et elle ne le tient pas spécialement dans son cœur à cause de sombres histoires d'attouchements quand elle était

plus jeune. Elle parle d'un pervers et d'un gros dégueulasse, et l'ayant vu une fois, je ne doute plus de ce qui se cache derrière cette bouille ingrate... Oh j'irai chercher les meubles et puis la petite si ça se fait. Je dois lui donner ma réponse aujourd'hui. Je ramène la petite au hangar et je montre les meubles à maman, puis je les redépose au hangar où je m'occupe d'elle plus sérieusement, histoire de lui aménager une chambre avec ce qui traîne... Avec ce qui traîne ? On pourrait en construire des dizaines oui ! Je pourrais pendant un temps m'occuper des deux mais sur le long terme il faudra sans doute faire un choix : abandonner l'une des deux. Bien sûr, mon gamin rentre en ligne de compte, mais un imbécile pareil, à cet âge, il ne comprendra rien aux motifs de mon éventuel choix à son encontre, et c'est un coup à m'en vouloir toute sa vie, projeter l'image de son paternel absent sur je ne sais quelle figure d'autorité, devenir homosexuel notable et faire des sculptures avec sa merde. Quand je me suis lancé dans le programme de reproduction, je n'étais pas sûr de vouloir engendrer ce genre de phénomène, mais à la lumière de quelques récentes lectures, je ne suis plus tout à fait certain de pouvoir assumer mon choix dans les meilleures conditions. J'ai l'impression même, que quoique je fasse, il trouvera toujours un moyen pour devenir un dégénéré, ce chiard... Je vous en prie, ne lisez pas, pour rien au monde. Moi-même depuis, je me sens persécuté. J'interprète tout sous le jour des études comportementales qui ont été faites. Vous par exemple, vous écoutez beaucoup et parlez peu, c'est signe que petit, dans votre biberon, car vous pleuriez plus que la normale, on vous gavait à l'alcool, n'ai-je pas raison ? La petite a quelque chose de troublant. Je ne sais plus dire si c'est de ma mère ou ma femme qu'elle a quelques traits. Voyez ? Cette confusion aussi, je ne sais comment la percer à jour ! Quant au fait qu'elle jette son dévolu sur moi, c'est très clairement un transfert de son désir refréné sur son père qu'elle assouvit finalement, j'en suis convaincu ! Ces livres du diable qui ont réponse à tout et viennent jusque dans les tréfonds de votre enfance déterrer des non-sens et y donner vie, faites-moi le plaisir de ne jamais y foutre le nez. Toute sa vie on se combat, on se jure que nous changerons tel aspect de notre personnage alors que le moindre mal, des migraines, des choix récurrents, des lapsus répétés, sont en fait des échos d'une partie de votre vie où vous n'étiez ni conscient de faire ce que vous alliez devenir par répercussion, ni assez sage pour vous assurer de la portée de ces actes et événements. Regardez-nous, maintenant, pauvres déchets que nous sommes. Votre amour de l'alcool, tout jeune, vous remplit de Picon-bière alors qu'il n'est pas onze heures. Cette mère dont je n'ai jamais pu me détacher, est-ce ma femme ou cette fille dont je m'entiche qui me rappelle ma jeune sœur décédée précocement ? Je l'ai invité à me parler des heures durant de ses soucis, elle trouvait enfin en moi l'oreille attentive à ses déchirements. Elle a appelé ma bonne âme « papa » plusieurs fois,

sans doute par inadvertance, ou bien par lapsus révélateur que notre différence d'âge met en exergue. Et l'autre soir que j'étais un poil trop mou, à quatre pattes derrière elle, elle me crie : « tape dans le fond je ne suis pas ta mère » de quoi jeter un nouveau voile de confusion, de trouble intérieur à ces soucis de premier ordre en moi. Je ne sais plus bien qui attendre de quoi, quels visages hantés vont ressurgir d'un nouvel instant. J'ai la désagréable impression, comme du temps où j'allais aux courses hippiques, d'assister à un manège réglé d'avance, dans lequel je ne puis observer que ma propre défaite. Si terrible qu'elle puisse être, l'expérience me dit que je l'accepterai et que j'offrirai même mes fesses et payerai la vaseline pour parfaire le tout... Oui, excusez l'expression mais souvenez-vous l'histoire du hangar de mon père. Aucun être sensé n'aurait accepté pareille offre. Ou alors celui-ci savait pertinemment que quelques années plus tard, il rencontrerait une jeune poule à nicher au milieu des détritiques et des cafards avec qui il copulerait autant que faire se peut. Je ne crois pourtant pas à l'éternel retour et je n'avais rien prémédité, ni n'étais prévenu par quelque intuition.

« Imaginez tout de même que je me suis arrêté au patelin de ... afin de peaufiner ma terrible histoire, et que si je ne suis ni au lit, ni ici, je chine tout de même des bricoles à droite à gauche pour renforcer mon alibi. Vous par exemple, vous n'auriez pas quelques pièces dans votre ferme à vider ? Suivant le contenu, votre prix est souvent le mien. Les gens savent rarement ce qu'ils vendent, et moi je ne vends qu'à ceux qui savent ce qu'ils achètent. J'ai toujours trouvé fascinant d'être le maillon de la chaîne qui récupère les merdes de tous, leur met un coup de polish et les revend à une valeur que seuls des intrigants peuvent sortir pour une pareille camelote.

« Pas plus tard qu'il y a trois semaines, je fus arrêté dans un trou appelé ... près de Gand, et un couple riche et leur petit ado avec une calculette en lieu et place du visage, me demande un ameublement intégral en faux Louis XV. Je fais mine de ne pas bien comprendre, du faux Louis XV, on en trouve à tous les vide-greniers et parfois même, je vais vous dire, on en trouve dans des musées, voir des hypermarchés du bois, que vous n'aurez pas de mal à localiser. Je les questionne, ce n'est pas un manque d'argent mais une volonté propre d'épater la galerie avec du faux, pour aller avec leur titre honorifique faux, et dont l'ascendance du mari dans les cercles sociaux tient plus du piston et de la fraude que de la prouesse du self made man ainsi que les histoires veulent souvent le faire croire. Alors plongé en pleine lecture de ces diableries, je peux vous dire que j'ai bien eu du mal à voir clair dans leurs excentricités, mais vous, qu'auriez-vous interprété là de cette volonté ? Oui... Ecoutez, cela ne semble pas tout à fait hors de propos mais chacun voit les choses à sa manière

monsieur. Je ne suis pas partisan d'une interprétation uniquement basée sur des critères d'extraction socio-culturelle, il faut tout ramener à l'enfance encore une fois. Imaginez que l'homme... Si ma femme me demande instamment de rentrer ? Je lui dis :

« Écoute chérie, je suis en arrêt au bled de ... depuis plus d'une semaine, j'attends dans l'heure un appel de la famille et j'ai rendu visite à plusieurs collègues de la région. Tu veux des noms et des numéros de téléphone ? Mais je ne les ai pas toujours sur moi, penses-tu ! Je note tout ça, je les préviens de tes appels inquisiteurs et tu vérifieras par toi-même – elle est très méfiante – oui, c'est ça, cordialement. J'évite de trop lui parler au téléphone, je vous l'ai dit monsieur, les femmes, moins elles en savent, mieux elles se portent. Bon Dieu, chaque dimanche c'est le même cirque ici, des pédales partout. Je déteste les cyclistes. Ils se traînent le long des routes, et vas-y que je me groupe et que je discute avec le collègue, du coup vous, impossible de doubler, pour peu que vous entriez en zone urbaine, interdiction de monter à plus de cinquante et là, vous vous les coltinez jusqu'à la sortie du bled. Caloum calac caloum calac, avec leurs chaussures à la con, comme s'ils ne pouvaient pas marcher en baskets comme tout le monde ? Non, le cycliste est égoïste par nature, il se déporte ou tourne sans la moindre attention de ce qui se trame dans son dos, il lutte contre vents et marées pour rester bien au milieu de la route et faire chier toute le monde, sans équipement lumineux pour se signaler, à une vitesse ni trop faible en rase cambrousse, ni trop élevée en agglomération pour qu'on évite bien de penser à le dépasser, nous, pauvres automobilistes bloqués sur l'unique vue possible d'un fessier gras de mollasson encastré sur une selle qui lui rentre dans la raie, et pire, il ne prend pas les pistes cyclables quand elles existent, c'est une vraie plaie croyez-moi. Et maintenant quoi, ils sont comme des routiers et viennent faire vidange et remplir la gourde à la station du coin ? Tout ça pour comparer leurs sexes et compteurs, leur tour de cuisse et les coloris dégueulis de chat de leur combis, attendez un peu, ça, des sportifs ? Et ils ne tournent pas à l'eau en plus ! Patrick me disait l'autre jour que chaque dimanche ils éclusaient à eux seuls les marauds, plus de dix litres de gnôle ! Sans compter la bibine... Comment les interpréter ? Eux ? Ces oiseaux ? Je dirais que ce sont juste des attardés avec un complexe de crise d'adolescence et d'indépendance vis-à-vis de leurs parents, qu'ils prennent à rebours en décidant d'emmerder tout le monde. Mais mon jugement ne vaut guère, vous l'avez compris, je passe mes journées sur la route et je ne peux plus les voir en peinture. Autant eux, que les Belges qui partent en vacances vers la côte d'Opale ou des pignoufs de gendarmes. Ce qu'ils me débectent... Si quoi ? "Un rejet de ma part preuve d'une frustration issue d'un manque de liberté et de maturité car ayant été couvé par mes parents toute ma vie, qu'inspirent ces libres acteurs d'un monde tout en mouvement dont ils n'ont besoin de personne pour faire tourner le

décor ?" Eh bien mon vieux, ou bien il va falloir lever le pied sur la boisson, ou bien c'est la chose la plus débile que vous aurez dit ce jour. »

« Le temps est terrible. Plus il passe, plus vous vieillissez. Mais plus il passe, plus potentiellement, vous avez de choses à découvrir et moins vous avez de temps pour le faire encore et ce, sans parler de notre dégénérescence commune. Je veux dire, à mesure que vous prenez de l'âge, vous devriez aller plus vite dans vos méthodes et expériences, seulement il me semble qu'il en va du contraire. Je les vois hésiter, leurs mâchoires deviennent extatiques et leurs yeux vagues, songeurs. J'ai envie de les réveiller car sonne à leurs oreilles un fatidique décompte et chaque centième de seconde, chaque afflux de sang qui vient régénérer leurs muscles, il se perd dans une énergie du néant qui j'espère se matérialisera sous une forme ou une autre, un jour ou au-delà des jours.

« S'extraire de sa condition est sans doute un des buts que nous a fixé des centaines d'années de pensée, de progrès et de société. Depuis Platon que nous avons étudié, où il fallait surpasser sa faible condition, vint Aristote, avec l'incarnation de l'animal social, avant d'en devenir le loup d'Hobbes. On vous demande mes tristes sires de corriger le tir de vos ancêtres, de devenir meilleurs, grimper quelques barreaux de l'échelle et quelques branches dans l'arbre. Mes parents sont nés les pieds dans la bouse. Mon père porte maintenant de petites chaussures de cuir retourné et des costumes dépareillés, vous parlez d'une évolution. Quand je nous vois descendre des singes pour revoir ce macaque en cravate, j'ai la pudeur de penser de ne pas faire parti de la même espèce. Pourtant, c'est là tout le dramatique. On s'estime. On se croit différent, on voit nos agissements comme tels. Et nous ne sommes rien de moins que l'animal de quelqu'un d'autre. Bien entendu, chaque centimètre cube de mon occiput me souffle de jouer une autre case que la perdition dans les tristes limbes de mon enfance, que fertilise encore la semence de mon – ce qu'il faudra que j'accepte comme – père ; de voir ailleurs si l'herbe n'est définitivement pas plus verte que les petites décorations de plastique, qui agrémentent le rayon fruits et légumes où je me perds en conjecture et trouve ma place entre les courges et les patates. Mais là encore, je me ravise quelque peu. La fuite... Je ne suis rien ni personne, et si on n'hésite encore sur son exacte provenance, où aller ? Trimer pour quelques pièces dans une capitale de mes fesses ? Accepter de repartir de rien pour n'arriver à pas grand-chose ? Les grandes opportunités, les carrières et les fortunes nées de la poussière, il ne faut pas y croire. La bonne heure. La chance ne sourit qu'aux fallacieux.

« J'ai moi-même un peu trop d'amour-propre pour me fourvoyer dans des directions qui portent le sceau de l'avenir tel que la société l'applique. J'entends par là que répondre aux questions des conseillers d'orientation, des missions pour l'emploi, pour redonner foi en lui au peuple qui s'exploite alors qu'il devrait sans doute se rendre compte de la vanité de son action qui le mène à sa perte, tout cela ne m'a que toujours profondément attristé. Lorsque l'on me le demandait, je répondais que je voulais être garde forestier dans un petit domaine, loin de leurs attentes, afin de semer le doute et la panique dans leurs propres connaissances. La parade était imparable, la réponse inévitable : « eh bien je pense que vous n'êtes pas au bon endroit. » Sans blague. Je n'ai jamais su trouver de place, et ce, où que j'aille. On m'a bien confié un poste, quelques mètres carrés dans une maison et des droits ou responsabilités. Mais il ne s'agit là que de mon état stationnaire, celui dont je ne sortirai que le jour où on m'en enlèvera ou extraira par une promotion qui n'en sera une, que pour le prix que je devrai la payer. Mon véritable combat est intestinal.

« En vérité, je n'ai plus la force de me battre contre ces assoiffés qui veulent boire de la même eau. Les plaisirs peuvent être multiples, le mien n'a pas son pareil, c'est l'absence. L'absence de présence, d'activité ou de possibilité. Si la situation reste inchangée, je serai morte avant de me faire une raison. La mort qui ne vient que rarement ici, si ce n'est pour cueillir les petits vieux qu'on oublie chez eux, réparer les accidents domestiques dont le village garde encore les cicatrices. Qu'on ne me parle pas d'amour, de politique, de catastrophe, de maladie ou de technologie. Ce sont toutes les choses, et toutes les autres, dont je me fous. Ce qui importe, c'est moi et ce petit trou qui fuit une humeur âcre, bileuse. Des mots, des mots et des maux. Je pourrais multiplier les références, mon âme, « n'importe où pourvu que ce soit hors de ce monde », mais l'accumulation même de ces richesses ne trouve de sens que dans leur partage qu'il m'est impossible de créer parce que les institutions le bloquent, formalisent et réduisent à l'état de souhait irréalisable.

« Je pense que nous avons tous tant à donner mais en vérité si peu l'envie d'apprendre des autres. Il est plus facile de se regarder en chiens de faïence, de se mépriser, grogner ou renifler le cul, que de s'asseoir sur son ego et écouter avec humilité les leçons d'expériences que d'autres ont pu saisir. Car s'il y a plus de choses à découvrir aujourd'hui, nous avons aussi cette chance d'être de plus en plus nombreux à pouvoir nous lancer dans leur infime apprentissage, et que les capacités du cerveau humain n'aient pas évoluées à la mesure de leur multiplication, ne gâche en rien que ses créations facilitent leur accès à tous, dans un effort moindre et un temps toujours plus restreint. Seulement... nous sommes là dans le monde des idées. Dans ce que je dois considérer comme la vie réelle, je dois faire face à des gens, limiter

le champ de leur possible par ma figure et ce qu'elle dégage d'autorité, de devoirs et de contraintes. Je dois contrecarrer le désir adverse et le réguler. Nous sommes dans une ère régie par la règle implicite de plus en plus lourde et difficile à transgresser, et j'ai bien peur de ne pouvoir changer les choses par mes seules et insignifiantes actions. Je doute même de le vouloir encore car le combat, ma raison s'obstine à me l'assurer, semble perdu depuis longtemps. Ce qui est solidement en place, ces organismes qui gisent dans le marbre, ces fesses dans les cuirs capitonnés, les devises dans les coffres et aux valeurs numériques, tout cela ne tremblera plus que dans un souffle d'extinction. Ceux qui ont eu la chance de voir les vents tourner, garderont le fouet en main pour assouvir leurs désirs et leurs instincts de survie à cette même place, au milieu du lucre et du luxe. Nous ne sommes pas leur semblable, et pourtant ils sont des miens. C'est là ce que j'en retire de cocasse, de paradoxal, bien que cela n'ait aucune utilité propre. L'humain n'a pas fini de nous étonner. Inutile de mentionner ses terribles inventions, son imagination débridée dans les buts les plus impardonnables, et les derniers choix motivés effectués de tout temps pour illustrer sa bêtise galopante et semble-t-il inhérente à sa condition. Je ne suis pas meilleure ou pire. Je suis également issue de cette espèce. J'ai mes qualités physiques, ma virginité et mes vices. Mon enveloppe charnelle me porte préjudice et c'est ce que vous retenez sans doute de moi, comme je ne retiens de vous que quelques manies malheureuses et regards fuyants, caressant le contour de mes formes généreuses. Je ne suis pourtant pas le dernier produit du magasin, ni de celles qu'on attache et le train de vos remarques sans élégance roulent sur les rails de mon indifférence. J'essaye de ne pas entacher le monde de mon existence mais il semblerait que ce soit raté. Jusqu'ici, j'imaginai ne pas laisser de trace tangible. Je ne voulais pas me réveiller un matin, paralysée, m'écrouler au milieu de la salle de bain qu'on me loue, avec sous les yeux mes mains. Qu'ont-elles fait de toutes ces années ? Qu'ai-je modelé et que fait ma descendance en rêve ? Il faut partir, il me faut partir et tout quitter, alors c'est l'esprit léger, toujours plus léger que j'ai accepté de voyager. J'ai attendu que le dernier voyageur passe la porte pour m'envoler avec lui. J'étais si légère. Aujourd'hui, je vole. La route est longue et la destination inconnue. Je ne vous raconterai pas où tout cela mène car vous le découvrirez bien assez tôt. Je ne vous enverrai plus de nouvelles. Plus aucun signe de vie, à personne. Faites que ce soit doux et non pas amère et que nous allions "n'importe où, n'importe où, pourvu que ce soit hors de ce monde" comme disait Baudelaire. »

11:00 – DIEU, TU N'ES QU'UN FUMEUR DE GITANES

« *J'éponge, donc j'essuie* »

Patrick Descartes

Ecoutez tous ici, écoutez

Ouais on écoute, on écoute

Eh dis, remets moi une mousse

C'est une histoire de Monsieur et Madame

P'tête on la connaît d'jà ?

C'est laquelle, dis-voir ?

C'est Monsieur et Madame Tallus qui ont, non pas un, ni deux, mais quatre fils, comment qu'ils s'appellent ?

Monsieur et Madame Tallus ? Connais pas celle-la

Grégoire ? Pierre ? Jean-Michel ?

Oui ?

Nan vous y êtes pas du tout les gars

C'est deux cinquante pour la blanche s'teu plait

Tiens Patrick

Merci Olivier

Tu sais que je m'appelle pas Olivier?

C'est Jean, Jean, Jean et re Jean, parce qu'ils ont quatre Jean Tallus

Hahahaha elle est bonne Fred

Le con !

Je sais ton p'tit nom mon oiseau, c'est une manière de dire, te vexes pas

Popopo, pas plus haut qu'le bord Patou

Excuse Emile, je parlais avec Olivier

C'est qui Olivier?

La grande perche en leggings et claquettes avec ses potes pédales dans le fond

Dis Patrick, la p'tite est pas encore arrivée ?

Négatif, vous voulez encore deux ou trois cacahuètes ?

On espère revoir un jour le fond de notre verre quand même, ils sont bien chargés les p'tits derniers dis donc

C'est une boisson d'homme c'que t'as là, ça change de l'eau de la gourde
Ah ? Moi je laisse toujours un fond d'anis pour le coup de jus
J'y mets un brin de sirop, le sucre ça redonne de l'énergie, c'est le copain Max qui m'a dit
T'as changé ton dérailleur qui merdait ?
On aurait dit que t'avais fauché les blés avec, tellement y'avait de merdouille pris dedans
Patrick j'te dois combien pour un plein de sans plomb et un café ?
J'ai eu bien du mal à l'enlever, alors une fois nettoyé, j'l'ai remis dans sa boîte et j'y ai dit
merde
Tu veux rien d'autre Philou ?
Tu penses encore à elle ?
Nan pas aujourd'hui, y m'attendent pour le midi
Alors t'as mis quoi à la place du dérailleur ?
J'ai nettoyé la crasse et remis les joints de condensateur, le moteur a fait un tour puis y'était
r'parti comme en quarante quoi
Ça nous fait quarante-sept tout rond s'il te plait
La chaîne directe sur les pignons de l'arrière
Non de l'avant, faut que t'aïlles de l'avant et que tu penses plus à ta femme, t'entends ?
Et pour passer les vitesses ?
Faut que tu passes à autre chose, t'entends ?
Allez à la prochaine, bon retour Philou
A demain Patrick
C'était au garage du Deconinck que t'as fait ça ?
Bin j'y change rien, j'pédale comme un dératé, ça fait les guiboles
Et encore une tournée de bière pour ces messieurs
Aaah
On entamerait pas le rhum bientôt ?
J'en ai toujours un p'tit fond dans ma fiole
Oh toi, on se la paye assez souvent ta fiole
Hahahaha le con !
Ces messieurs, qu'est-ce que ce s'ra ?
La saison est terminée
C'est quoi ce rigolo ?
Excusez du dérangement mon ami, mais auriez-vous un poste téléphone où je pourrais
joindre ma femme s'il vous plait ?

Y viennent d'où ces asticots, pas de nouvelle voiture de garée sur le parking
C'est un accent du Limousin ça, non ?
A tous les coups, un de ces parisiens qui vient se mettre au vert avec sa canaille
Eh bin dis, déjà fini ta bière toi ?
Et votre femme, elle est où si je puis me permettre ?
C'est qu'elle est en Belgique mais on a eu un petit problème sur la route
Avec votre voiture ?
C'est compliqué monsieur, j'en suis bien navré, je sais l'appeler ?
Vous avez de quoi payer la communication vers la Belgique ?
Non j'ai une tournée de retard, j'ai crevé en sortant de Rivière en descendant la bosse
Eh bin Grocha il a déjà entamé l'essence, tu bois quoi dis Eustache ?
Un fond de Trois Rivières avec une larme de jus
Tu le prends plus sec ?
Non je n'ai rien su ramener, tout était dans la voiture, comprenez ?
Alors vous allez devoir y retourner, vous pensez que je vais pas payer de ma poche une
communication vers chez vous, j'ai un commerce à t'nir moi
Patrick, la p'tite ?
C'était pas vous les deux coups de fusil plus tôt dans la matinée ?
Les ?
Tu sais avec mes problèmes de foie, j'adoucie un peu, et pis j'varie les plaisirs avec les jus, ça
y donne plus de saveur en d'dans
J'vous vois attifé comme des chasseurs, c'est-y pas c'matin qu'y'a eu comme deux coups de
fusil ?
Et aujourd'hui c'est quoi ?
Toujours pas en vue m'sieur
Nan j'pense bin
J'y ai rien entendu moi, j'étais encore au pieu sans doute avec Maryse
Nous sommes de simples pêcheurs, rassurez-vous
D'où qu'elles sont du coup vos cannes et vos ablettes ?
Y'a pas d'ça dans notre coin voyons R'né, t'as jamais trempé ton bout ou quoi ?
Moi ce que j'en dis...
On est plutôt sur du gardon ou de la corégone par ici
Y m'est arrivé d'y trouver une carpe moi quelques fois, c'était dans le crinchon, au fond de la
vallée que vous étiez ?

Oui, un plein de Diesel

Eh bien dans un de ces p'tits ruisseaux au fond oui, mais tout est resté dans la voiture sur la route

Quelle route ?

En partant de Montélimar une fois, on en avait trouvé une belle dans un cours d'eau, un peu comme ces truites arc-en-ciel qu'ils ont aux Amériques

J'étais sur la route et je descendais à cinquante et là paf ! Une saloperie de silex qui vient me couper la bande de roulement ! Tu parles d'une veine que j'avais un bout de pneu sur moi pour réparer la bricole

Une bite arc-en-ciel ? C'est forcément homo ça non ?

On nous a volé notre véhicule pendant qu'on pêchait

Tiens donc !

Qui s'arrêterait en pleine campagne pour prendre le temps de tirer une bagnole de pêcheur ?

Une truites, pas une bite ! T'es rond dis !

Les clés étaient restées dessus à cause du gamin

Moins elles en savent, mieux c'est, j'ai toujours dit et là elle veut savoir

Je vous rhabille les p'tites sœurs les gars ? Embêtez pas le voyageur

Les gamins, moi j'm'en suis toujours méfié comme de la peste, des bons à rien jusque quinze ans, et après des assassins

Et la p'tite qui arrive pas, j'vais me faire griller moi

Et c'était quoi comme bagnole pour qu'on vous la tire comme ça ?

Un gin pour Rémy, un Gin Rummy !

Un quatre-quatre d'il y a deux ou trois ans, immatriculé en Belgique

Ah ça, c'est autre chose que les deux portes qu'on voit en petit chemin bon Dieu !

Bon, on passe au détergent, les gars ?

Finies les bolées de Cidre, les filles ?

Et vous avez pas vu des chasseurs dans votre coin de pêche du coup ?

Du rhum pour les hommes, patron

Et une petite Suze, s'il te plait

Première tournée, première, à vos godets

Je dois dire que non, peut-être une branche aurait craqué ?

Dans toute la région ? Vous êtes un fin limier vous dis-donc

Patrick ouvre généralement le matin à neuf heures, mais il fait exception le dimanche, son jour d'affluence, en ouvrant une heure plus tôt. Ses clients viennent de plusieurs horizons, on

retrouve attablés, dans divers coins des deux pièces que forment le bar et la seconde salle de consommation, des groupes de voyageurs. On peut dénombrer plusieurs types de consommateurs, allant du simple café ou cappuccino pour se réchauffer après avoir rempli le réservoir du monospace pendant deux minutes par ce froid encore vivifiant, à de similitudés habitués qui hèlent le patron par son prénom et forment des attroupements vociférants autour de verres plus ou moins vides sentant l'éthanol distillé d'une façon ou d'une autre. A cela, rajoutons qu'il existe au sein des mêmes pièces divers groupes qui ne savent pas se piffer, tels les motards et les cyclistes, ou encore les automobilistes et les cyclistes. Je pense que si leur nombre n'était pas trop important, ils se feraient boutés hors du Saint-Urbain sans avoir eu le temps de dire « crevaison ». Seulement, ils font pratiquement l'unanimité les dimanches, c'est devenu la marotte de ces sportifs de se retrouver au Saint-Urbain écluser quelques verres, avant de repartir les pieds devant sur les routes. On lance un blême « soyez prudents les gars, hips, rentrez bien », alors qu'on est saoul comme cochon et qu'on n'y croit point, mais ce sont aussi de vieilles manies. La chaîne alimentaire de ces pièces considère l'être le plus faible des voies de circulation comme la victime des quolibets des autres prédateurs, sachant que trônent à leur tête les routiers. Imaginez un peu le retournement de situation qui se produisit quand deux piétons (puisque personne dans l'assistance n'a pu donner signe de l'apparition de leur véhicule, élément qui concorde avec les dires des personnes interrogées, leur véhicule ayant été dérobé en leur absence) vinrent s'introduire dans le bar. Directement, les cyclistes se retournèrent sur ces derniers afin de soulager leur manque de répondant aux attaques meurtrières et persifleuses des chauffards de tout poil. « Ah vous les piétons, vous êtes vraiment les pires, on doit vous laisser passer alors que vous ne faites aucun exercice » etc. Les deux pêcheurs arrivés dans cette salle enfumée et au degré d'alcoolémie moyen dépassant un litre de Ricard par mètre cube occupé, cherchant en vain un brin d'aide malgré le manque manifeste de moyen à leur portée pour se faire entendre dans leur détresse, ne prêtent finalement que peu attention aux remarques des rouleurs, et ne font que répondre aux questions nécessaires à un éventuel désamorçage de l'inextricable situation merdique dans laquelle ils sont fourrés. Le plus grand des deux semble vouloir implorer sa femme de venir les sortir de là, quand le petit se fait embrigader par les pédaleurs afin de goûter les différents jus d'Eustache. Le bar est plein à craquer. Suzanne, la compagne de Patrick, aide également à l'encaissement et à la vente de tabac, tandis que son mari se consacre presque exclusivement au service du débit de boisson. Il fermera à quinze heures avant de prendre un repas bien mérité, et en attendant il passe quelques uns de ses disques laser de groupes de rock de son temps, ce qui n'est pas sans déplaire aux routiers qui se désintoxiquent des navets

radiodiffusées qu'ils subissent à longueur de journée. L'ambiance est au beau fixe, la joie et la mauvaise odeur exhalée par les sportifs quand soudain...

Dis-voir l'pêcheur, c'est-y pas ton char devant ?

Pardon ?

Il dit qu'il y a un quatre-quatre qui vient de se garer devant

Mais y'en a pas qu'un de tout-terrain dans la région les enfants, et puis s'ils sont arrivés à pieds avant lui, faut voir la gueule du bousin

Y'était quelle couleur ?

Vert bouteille je crois

Vous croyez ?

C'était la première fois que je le sortais

André, ta femme qui vient d'appeler, elle veut que tu rentres mon p'tit frippon

Deux mousses pour notre table s'il te plait Patrick

Deux pressions, c'est parti

En tout cas y'est vert celui-la

Patrick t'as de la monnaie sur cinquante ?

Attendez y'a deux loustics qu'en sortent

P'tête qu'on va avoir le fin mot de l'histoire

MAIS C'EST MA BAGNOLE PUTAIN !

Ah ?

TOUT LE MONDE LES BRAS EN L'AIR ET QUE PERSONNE NE BOU

Da da da

On imagine bien la stupeur et la panique qui envahissent le bar, où quand régnait la bonhomie la minute précédente, un homme flanque son pied dans la porte d'entrée qui vient percuter la chaise du pauvre Eustache qui tombe le nez dans son jus (« pardon monsieur »), et qu'un homme de corpulence maigre, habillé en sportif du dimanche (ce qui concordait avec le jour), brandissait un fusil de chasse tout en ayant un collant sur la tête afin de lui obstruer la vue tout en le rendant méconnaissable. Alors qu'un léger mouvement de foule se créer vers le fond de la salle, les uns repoussent les autres et se retirent sur les tables du fond tels des lézards cherchant dans le mur quelques fentes afin d'y disparaître, un second complice rentre par la porte de service et en rajoute une couche en vociférant :

PAS UN GESTE LE PREMIER QUI JOUE AU CON J'LUI COLLE DU PLOMB A LA PLACE DE LA CERVELLE !

Tout cela dans des airs de bris de verre et d'affolement, les plus faibles ayant déjà cédé aux

prières à genoux et aux appels à l'aide, collés aux vitres.

TA GUEULE DÉGAGE DES FENÊTRES DÉGAGE DES FENÊTRES ENFLURE !

Bien entendu, le malaise n'est jamais plus grand que dans le cœur des pêcheurs ayant enfanté à leur insu cette délicate situation pour laquelle ils prient, recroquevillés sous la première table venue, que personne au monde ne s'en sortira vivant et n'élucidera les détails de cette histoire de braquage. La tournure des choses se corsent alors.

PATRICK VIDE TA CAISSE ET TOI AUSSI SUZANNE ! TROUVE UN GRAND SAC ET METS-Y TOUT L'OSEILLE !

C'est toi Jean-Abdelkrim ?

Euuh NON !

Et là-bas c'est ton copain homo Jean-Michou ?

ON EST PAS HOMO D'ABORD ! ET PUIS MERDE ABDEL DIS-LUI D'LA FERMER ET D'DONNER L'OSEILLE

OUI DONNE L'OSEILLE

Non

Comment ça « non » ?

Patrick fais pas le con, ils ont des fusils

Ils savent pas s'en servir ces idiots, regarde le p'tit, il a mal aux bras rien que de le tenir droit Et puis celui de l'autre, il est plié le canon

Ah t'arrives à voir ça d'ici le belge ?

TU VEUX VOIR SI J'SAIS PAS TIRER ? TIENS, TOI ?

Nnno...

Bin merde alors...

Abdel...

Là c'est ce qui ressemble à un échec critique...

ABDEL TU L'AS BUTÉ ?

C'ÉTAIT POUR L'EXEMPLE ET SI TU VIDES PAS TA CAISSE T'ES L'SUIVANT PATRICK ! CALME TOI JEAN-MICHEL ET GARDE-LES BIEN EN JOUE

C'est à cause du football ? Je peux te réintégrer dans l'équipe si ça te fait plaisir ?

La caisse.

J'suis encore prêt à passer l'éponge les enfants, on dira qu'il est mort de commotion. Là, vous êtes occupés à vous mettre dans un immense pétrin

TA CAISSE SUZANNE, DONNE-LA À JEAN-MICHEL, AU MOINS UNE QUI A

COMPRIS QUE J'BLAGUAIS PAS

Tirons-nous Abdel par pitié

Oui partez s'il vous plait, il perd son sang

Il est cané là, le côté gauche du visage c'est poubelle R'né...

ON VA PAS DISCUTER LONGTEMPS COMME ÇA PATRICK

Non d'ailleurs on va régler ça de suite, laisse moi passer derrière le comptoir Jean-Abdelkrim et ça sera ok

Pas de blague ?

Pas de blague.

Garde les mains bien en évidence enculé.

HÉ TOI, DONNE MOI CE TÉLÉPHONE !

Oups.

IL FAUT TOUJOURS QU'IL Y AIE UN DE CES CRÉTINS POUR JOUER AUX MALINS, qu'est-ce qu'on fait de lui Abdel ?

Attends, je recharge

Tu vas quand même pas lui recoller une bastos ?

Non s'il vous plait jeune homme !

Il répondait à sa femme s'il serait là ou pas pour midi, ayez pitié

OUAIS OUAIS C'EST CA, ALLEZ PATRICK DU NERF, TOUS CEUX QUI ONT UN PORTABLE LE METTENT SUR CETTE TABLE ET GARE AUX OUBLIS, MichMich tu veilles à ce qu'ils fassent pas les marioles, je m'occupe de Patrick, ALORS CETTE CAISSE SALE JUIF ?

Je n'ai jamais été juif

Non mais je disais ça parce que tu craches difficilement ton pognon

Surtout à des raclures comme toi, pas capable de jouer ailier

J'aurais mieux fait de te viser directement en fait, ouvre la caisse

T'es sûr de ta combine Abdelkrim ?

Ouais

T'en es bien sûr ?

Là, la tension commence à monter d'un cran et comme au cinéma, on sent venir le climax, et tout va aller très vite. Les forces en présence s'affrontent et les gouttes de sueur dévalent des tempes comme dans un Sergio Leone. Patrick baisse les mains sous le comptoir, afin de retirer un énorme fusil à pompe. D'habitude, il le sort pour aller chasser le sanglier dans les bois de la Somme ou du Jura avec des amis, il regarde la bête droit dans les yeux, et il lui

défonce le crâne avec un premier tir qui la repousse, puis un second qui vient faire prendre l'air au cervelet de la bête. Tireur avisé qu'il est, il trouve le temps de donner un énorme coup de crosse sur le plexus de Jean-Abdelkrim qui le fait basculer, et effectue une de ces roulades apprises lors du feu service militaire obligatoire, vise Jean-Michel glacé d'effroi qui n'avait pas vu venir cette possibilité dans le déroulement de leur braquage, et lorsqu'il fait feu, Patrick est assuré que sa grenaille n'ira pas plomber un autre de ses clients. Alors qu'il tombe à la renverse, un coup accidentel du fusil de Jean-Michel vient se loger dans la poitrine forte du pêcheur qui se relevait afin de saisir son bien afin d'y effacer ses empreintes, à la surprise de l'agresseur, et tandis qu'au sol reprenait ses esprits le jeune Jean-Abdelkrim qui mettait à son tour en joue le tenancier du bar, celui-ci pressa la détente avant que la culasse ne lui explose à la figure, comme elle avait pu l'avoir fait des années auparavant, et vint se loger profondément dans une de ses orbites. Trop profondément pour lui éviter de sombrer dans le sombre sommeil de ceux qui ne reviennent jamais.

J'ai loupé quelque chose ? J'pars aux chiottes au fond d'la cour et pam, de nouveau des coups de... ah bin merde alors.

*

* *

Le journal de la Voix du Nord (et du Pas-de-Calais), illustre quotidien de nos régions, titre dans son édition du lundi 8 mars 19XX : « Braquage avorté dans la station essence de Monchy-au-Bois ». En seconde page, plus de renseignements viennent étoffer la photo baveuse du bâtiment, entouré des véhicules des forces de l'ordre en présence. Voici la quasi intégralité de l'article tel que vous le retrouveriez sur ses colonnes :

« Horreur ce dimanche matin à Monchy-au-Bois. Vers onze heures trente, deux agresseurs armés ont tenté de braquer la station essence du Saint-Urbain, en sortie du village, faisant quatre victimes.

Cette tentative de braquage s'est soldée par une fusillade qui éclata entre le tenancier du bar, monsieur Patrick Descartes, légèrement blessé dans l'échange de coups de feu, et les deux tireurs, ayant planifié de s'emparer de la caisse du commerce avant de repartir à bord d'un véhicule volé plus tôt dans la journée. L'échange de tirs fait état de quatre morts et quelques légers blessés parmi la clientèle alors présente en nombre. Une cellule de soutien psychologique a été ouverte par le parquet et la préfecture d'Arras. La police, qui poursuit son enquête, a cependant dévoilé que d'après les premiers témoignages qu'ils avaient pu recueillir,

les deux braqueurs seraient: « deux jeunes connus des environs mais jusque là inoffensifs ». Un différend entre le tenancier et l'un d'entre eux aurait été le point de départ de cette tragique conclusion. Les deux tireurs sont décédés sur le coup, le premier des suites de la riposte du tenancier, également armé, qui est entendu par la police pour détention sans permis d'arme de catégorie C, et le second de l'explosion accidentelle de son arme vétuste et endommagée. Des deux autres victimes, clients du bar, décédées avant que les secours n'arrivent sur les lieux, la police n'a pas encore souhaité dévoiler leur identité et préférant poursuivre et étoffer son enquête.

Cette attaque n'est pas sans rappeler le braquage ayant eu lieu il y a quelques mois près d'Arras, et qui avait vu les criminels s'enfuir avec une somme importante. Le maire de Monchy, et ceux des communes des environs, ont montré leur profonde peine face à ce drame sans précédent dans les parages. Une marche blanche sera organisée en l'honneur des victimes, ce mercredi matin à l'église de Buchy. »

*

* *

On raconte chez nous que la fumée de toutes les Gitanes qu'aura fumées Gromi serait devenue la brume qui, chaque matin, rampe sur la lande et la recouvre de son voile de gouttes troubles. Les vieux parlent encore de beaux jours, du temps où Gromi n'avait pas encore mis en péril la couche d'ozone localisée du Pas-de-Calais avec ses cigarettes, du temps où lui-même partait simplement au lycée agricole ou à ses premiers emplois de fortune. Ce matin, le réveil intérieur de Gromi tinte comme à son habitude. Il pourrait vaguement se réciter de tête la salutation matinale du présentateur radio de France Bleu. Il pourrait retrouver son petit bonhomme de chemin, se guider à tâtons entre les meubles en laissant ses doigts bourrelés les caresser, et réveiller doucement ses sens engourdis encore par la torpeur des premières heures. Si nous étions dimanche, il enfilerait son petit appareil et irait faire rouler ses mécaniques sur les asphaltés de France. Il trouverait son chemin, fendrait le brouillard d'une coupe silencieuse, ainsi qu'un couteau qui s'enfonce dans du beurre tendre, et tendre est l'agneau comme disait Fitzgerald, qu'il n'aura jamais cité devant un bon gigot mondain. Je suis bien embêté de vous dire que la route que Gromi prit ne mènera plus aux lieux déjà connus. Lui-même sait maintenant si on pédale au paradis, s'il peut, du haut des monts célestes, tailler le bout de gras avec Tom Simpson ou Fabio Casartelli, boire à la santé de ceux qui ont encore le malheur de vivre, et fumer autant de Gitanes qu'ils cachent de plus

belle le paradis aux yeux du profane. Lui-même sait maintenant si tous ces tours de roue, ces détours de route, n'ont pas été vains quand son cœur a connu l'ultime crevaisson, et que sa caboche sifflait comme la cafetière du matin avec le liquide brûlant s'échappant et tâchant la gazinière. Les copains ont bien essayé de le ranimer, mais ils se sont vite penchés sur le véritable problème de qui allait bien pouvoir ramener et garder la bicyclette de Gromi. Un prêtre n'aurait pas dit mieux : « là où il va, il n'en aura plus besoin ». Hé, qui sait si les routes du paradis ne sont pas toutes aussi goudronnées que des Gitanes ? Qui sait si Dieu et son fils ne font pas du tandem sur leur croix dans l'ascension du Golgotha ? Jarry l'avait prédit, et peut-être même y croquera-t-on Pantani ? Gromi et lui fumeraient une dernière cigarette, boiraient une bonne lampée de ce cocktail qu'on nomme "pot belge", et pour ceux qui ne l'ont jamais grimpé, direction le soleil. Plus au dessous, au Nord, il ne perce toujours pas et c'est un triste mois de mars qui commence, les camarades tiennent du bout des doigts leurs casquettes de coton bien bas. Ils ont fait un tour par l'église ce dimanche matin, sans ôter leurs grolles et en faisant un boucan du diable dans leur démarche drôle, mais ils sont tous là, pour saluer le dernier tour de piste de Gromi.

Allez, bonne route grand-père.